This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

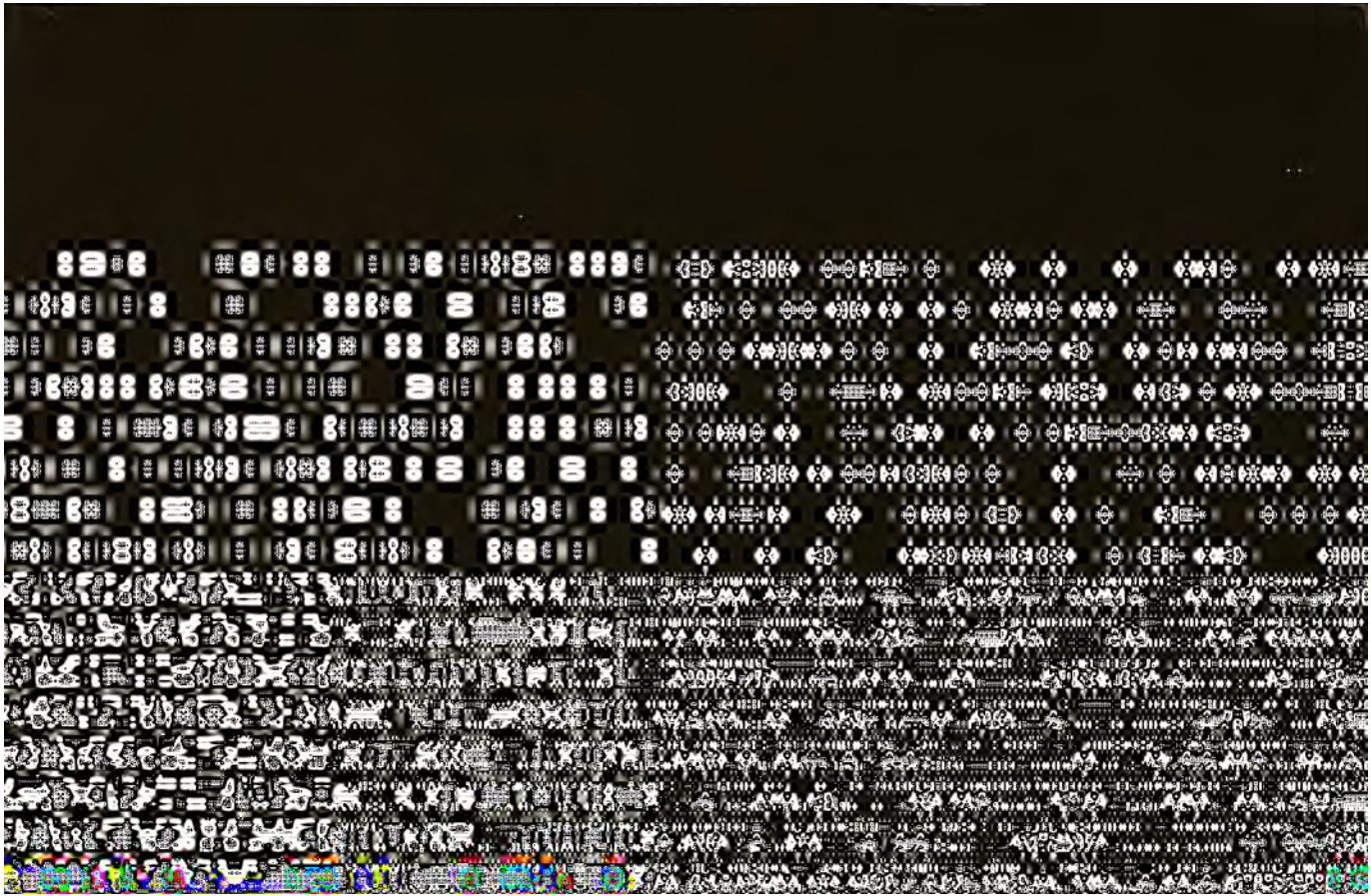
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Réyenne
Dodgson.

LA CONSCIENCE

ET LA FOI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT A LA LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE.

DES PREMIÈRES TRANSFORMATIONS HISTORIQUES DU CHRISTIANISME, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*..... 2 fr. 50

POURQUOI LA FRANCE N'EST-ELLE PAS PROTESTANTE ? discours prononcé à Neuilly le 1er novembre 1866, in-8..... 1 fr.

LA CHARITÉ SANS PEUR, sermon en faveur des victimes des inondations prêché à Paris le 18 novembre 1866, in-8..... 75 c.

LIBRES ÉTUDES, 1 vol. in-8 (*sous presse*).

LE LIEN

JOURNAL DES ÉGLISES RÉFORMÉES DE FRANCE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Sous la direction de MM. les pasteurs ATH. COQUEREL fils et ÉTIENNE COQUEREL. — 27e année.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LA CONSCIENCE

ET

LA FOI

PAR

ATHANASE COQUEREL FILS

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres

Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York

Baillière brothers, 440, Broadway

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1867

Tous droits réservés.

BODLEIAN
30 4 1917
LIBRARY

AU VÉNÉRABLE CONSISTOIRE

DE

L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE NIMES

Hommage
de respectueuse gratitude
pour l'élévation et la fidélité chrétiennes
avec lesquelles il représente et perpétue
au sein du protestantisme français
nos vieilles traditions libérales

ATH. C. F.
Ancien suffragant et pasteur-adjoint à Nîmes.

AVERTISSEMENT

Chaque jour davantage, se manifeste de toutes parts le désir d'entendre traiter les grandes questions chrétiennes avec une sérieuse loyauté, sans parti pris d'affirmation officielle ou sectaire, de négation hostile ou de passion irréligieuse.

Forcé de renoncer à la prédication dans l'Église de Paris et n'ayant pu obtenir, il y a deux ans, de l'autorité civile, la liberté de donner des conférences publiques sur l'histoire de l'Église au temps des apôtres, je me suis cependant entendu reprocher plusieurs fois le silence où j'étais réduit ; on m'accusait de ne pas

user assez complétement des moyens d'action dont je pouvais disposer. J'ai à cœur de ne pas mériter ce blâme. Habitué depuis sept années à réunir une fois par an mes catéchumènes de divers âges, j'ai multiplié cet hiver le nombre de nos entretiens publics et réuni cinq fois, avec mes anciens élèves dont le nombre est d'environ six cents, leurs familles et les personnes qui ont bien voulu se joindre à eux. C'est devant cet auditoire qu'ont été prononcés, à un mois d'intervalle, les cinq leçons ou discours qu'on va lire. Au risque d'effleurer trop rapidement des questions immenses, j'ai cru devoir tout au moins indiquer la solution libérale des grands problèmes religieux de notre temps.

Les trois premières leçons ont été répétées à Nîmes devant un nombreux auditoire d'hommes; mais les devoirs impérieux de

mon ministère m'ont empêché de faire dans cette ville un assez long séjour pour terminer cette série d'enseignements chrétiens au sein d'une Église dont j'ai été pasteur, qui me sera toujours profondément chère à bien des titres et où les convictions, à la fois très-libres et très-évangéliques, énoncées dans les pages qui vont suivre, ont été accueillies avec une sympathie tout à fait fraternelle.

Le temps des fictions officielles en religion est passé; les populations refusent de se laisser traiter en mineures et demandent des preuves Si, dans l'Église réformée de Paris, on essaye, au nom d'une majorité de neuf voix, de confisquer les droits de la conscience chrétienne et d'étouffer la libre recherche, les vieux centres protestants du Midi, et en particulier Nîmes, le plus important de tous, ont gardé et développé pieusement l'héri-

tage de liberté religieuse que les pasteurs du désert et les *forçats pour la foi* ont transmis à leurs descendants par les mains libérales des Rabaut Saint-Étienne et des Samuel Vincent.

LA CONSCIENCE

ET LA FOI

I

La conscience et Dieu.

Nous vivons dans un temps où rien n'échappe à la discussion, où les plus graves de toutes les questions se posent de toutes parts, où l'on apporte à l'examen de toutes choses un degré inconnu de netteté, de hardiesse, et souvent, hélas ! de violence passionnée.

Je vois partout aux prises deux opinions extrêmes, aussi démesurément exagérées, aussi dangereuses l'une que l'autre. « Ne croyez rien, disent les uns ; niez toute religion et Dieu lui-

même; niez toute espérance d'une autre vie, l'âme et son immortalité, et son existence même. C'est par la négation radicale, par la haine de toute autorité, qu'il faut se défendre contre les empiétements ou les abus de l'autorité. » Ainsi parle l'irréligion moderne; bien loin de s'arrêter où s'arrêta Voltaire, elle le méprise parce qu'il croyait en Dieu; elle abaisse tout idéal moral, étouffe à dessein, même dans l'éducation des enfants (j'en pourrais citer des exemples), le sens religieux, et dès lors, avec l'anéantissement de tout ce qui est austère et élevé, coïncident le relâchement effréné des mœurs, la recherche éhontée de toutes les jouissances, l'impudent étalage des passions sensuelles. Notre époque semblait avoir adopté ce mot d'ordre honteux : le *sans gêne;* on n'en demeure plus là; on se moque de tout ce qui est beau, pur, noble, saint, poétique. On pratique, on enseigne le goût de l'ignoble, du laid, du vil, et l'on foule aux pieds, de parti pris, toute dignité; tant on s'efforce, en un mot, de rabaisser l'homme jusqu'à la brute! J'ai entendu naguère, dans un lieu public, des re-

présentants turbulents de la jeunesse moderne nier Dieu avec forfanterie et fracas, et interrompre grossièrement un discours où le mot de conscience avait été prononcé (non par un ministre de la religion, mais par un libre penseur), en se disant l'un à l'autre : « La conscience? sais-tu ce que c'est? pour moi, je ne l'ai jamais su ! »

De pareilles aberrations font peur ; on prévoit ce que feraient de la société, de nos biens, de nos familles, de notre honneur, s'ils en étaient les maîtres, ces énergumènes sans foi ni loi ; et cette juste peur, quelqu'un l'exploite. En face de l'irréligion, que je viens de vous peindre telle que je l'ai vue, se dresse un autre ennemi qui ne vaut pas mieux qu'elle. C'est l'absolutisme. Il ne se lasse pas de crier à la société : « Vous êtes perdus ; vous n'avez de refuge qu'entre mes bras. Tombez à mes pieds, livrez-vous à moi et je vous sauverai. Ne voyez que par mes yeux ; croyez tout, ou au moins faites semblant de croire tout ce que je vous enseigne. Renoncez à penser ; c'est ce qui vous égare ; reniez la science ; c'est elle qui ébranle

les bases de la certitude ; abdiquez votre volonté, car il n'en faut qu'une, la mienne, pour tout sauver. Abjurez l'espérance du progrès : il n'y a de solide que ce qui a beaucoup vieilli. Il ne s'agit ni de votre dignité morale, c'est de l'orgueil ; ni de votre liberté, orgueil encore ; ni de votre raison, orgueil toujours. Il faut, comme l'a dit un grand génie vaincu, il faut vous abêtir ; devenez entre mes mains insensibles, inertes comme des cadavres, et je vous sauverai.

» Quant au goût de notre temps pour l'ignoble, j'ai de quoi le satisfaire, et je vais ramasser au besoin dans les égouts les plus nauséabonds, de dignes arguments pour combattre avec leurs propres armes les ennemis de l'ordre ; tout peut être utilisé au profit de l'autorité, même la boue à jeter au visage de l'ennemi, et il importe peu qu'on se salisse ou non au service d'une si grande cause. »

Ainsi parle, ainsi agit l'absolutisme. A ce langage, quelques âmes honnêtes se révoltent, s'indignent et, voulant maintenir leur liberté, leur dignité, leur honneur, ne consentant ni

à s'abêtir ni à devenir cadavres, voulant rester ce que Dieu les a faites, se jettent dans les rangs des impies; tandis que d'autres, épouvantées et saisies d'horreur par les violences de ces derniers contre Dieu, contre le bien, le beau et le vrai, abdiquent toute indépendance entre les mains de fer de l'absolutisme.

Tel est notre temps; les deux adversaires se provoquent, s'exaspèrent l'un l'autre, l'irréligion impie enfantant l'absolutisme et l'absolutisme l'irréligion. Voilà où nous en sommes.

Existe-t-il quelque part, à égale distance de ces deux écueils, un port assuré, un refuge inviolable, un asile où l'on soit à l'abri de ces deux détestables compétiteurs, d'où ni l'un ni l'autre ne puisse nous chasser, une retraite sûre, également à la portée de tous, de l'ignorant comme du savant, du faible comme du fort ?

Oui, messieurs, ce refuge existe et il est à la disposition de chacun; il s'appelle la conscience, ma conscience et la vôtre. Vous pouvez répondre hardiment à l'autorité absolue qui veut

faire de vous un cadavre pour vous sauver ; « Arrière de moi ! Je n'ai pas besoin de toi pour maintenir la vérité, la religion, la morale, l'ordre social : je te refuse, ma conscience me suffit. » Vous pouvez dire tout aussi hardiment à l'irréligion qui vient mutiler votre être en lui ôtant tout ce qu'il a de plus précieux : « Arrière de moi ! Je n'ai pas besoin de toi pour maintenir ma liberté d'esprit et de cœur, pour faire valoir mes justes droits et me défendre contre l'obscurantisme. Je te refuse, ma conscience me suffit. »

Oui, la conscience nous suffit ; c'est ce que j'affirme et ce que je prétends prouver. Dieu nous l'a donnée, l'expérience de chacun et l'histoire de tous l'ont développée ; Jésus, enfin, l'a mise en pleine possession d'elle-même. Asservie plus tard, elle a été émancipée par la réforme ; et toutes les fois qu'on veut la réduire en servitude, quelque chose en elle travaille, le vieux levain fermente, jusqu'à ce que la conscience ait repris ses droits.

Si j'affirme que la conscience suffit à tout sauvegarder, ce n'est pas qu'à mes yeux elle

soit infaillible, ou qu'elle porte en elle toutes les lumières ; mais parce qu'elle est, pour chacun de nous, le juge définitif et souverain, qui prononce en dernier ressort ; parce que c'est son devoir et son droit de mettre à profit toutes les ressources et de s'éclairer de toutes les lumières : nature, science, expérience, histoire, raison, religion ; parce que, munie de toutes les armes, la conscience chrétienne juge de tout. Saint Paul l'a proclamé hautement quand il a dit : « *L'homme spirituel*, l'homme de l'esprit, *juge de tout et personne ne juge de lui.* »

Interrogeons aujourd'hui la conscience sur elle-même et sur Dieu ; nous l'interrogerons ensuite sur les grands problèmes et les objets les plus augustes de la foi chrétienne, la vie humaine, l'Écriture sainte, Jésus-Christ, l'Église.

Aujourd'hui c'est de Dieu et de la conscience elle-même que je viens vous parler, heureux si je vous montre avec Pascal que « *c'est le consentement de vous-même avec vous-même et non d'autrui qui doit vous faire croire* ».

Qu'est-ce que la conscience ?

Avant tout, il est indispensable de s'entendre sur le sens de ce grand mot qui dominera toute cette étude ; répondons à cette désolante interrogation d'un de nos contemporains : Qu'est-ce que la conscience ?

C'est un fait constant, une force intérieure que chacun de nous apporte avec lui en naissant, un des éléments constitutifs de la nature humaine, plus ou moins développé en tout homme, et qu'on peut analyser et décomposer, pour ainsi dire, en l'examinant tour à tour sous trois faces diverses.

D'abord, la conscience est le sentiment qu'a chacun de nous de sa propre personnalité. Se sentir soi-même, se distinguer d'autrui, avoir la pleine certitude d'être non pas quelque chose mais quelqu'un, une personne, une volonté, voilà le premier enseignement de la conscience et celui dont tous les autres dérivent.

On le nie aujourd'hui. Il est une philosophie venue d'Allemagne en France, mais vieille de plusieurs milliers d'années et sortie jadis de l'Inde, qui a fait de nos jours, parmi nous, des

conquêtes nombreuses : on l'appelle le panthéisme. D'après cette doctrine, tout est un, tout est Dieu, Dieu est tout; l'individualité est une illusion. Chacun de nous, dans l'océan de la vie universelle, est un flot qui s'élève, retombe et disparaît, une partie non distincte du grand tout. Nous nous imaginons à tort être quelqu'un, avoir une volonté à nous ; nous ne sommes que le produit de tout ce qui nous a précédés, le jouet de tout ce qui nous entoure.

Tout en moi se soulève pour protester contre cette funeste et mensongère théorie. Et cependant je conçois qu'elle ait pu naître sur le sol enflammé de l'Inde; là, le climat dévore toutes les énergies humaines; la pesanteur de l'air accable tout ce qui vit; le soleil verse partout des torrents de feu; les parfums les plus énervants pénètrent partout; la nature est exubérante; une végétation luxuriante naît partout où il y a de l'eau, se développe avec une rapidité, une abondance prodigieuses, périt et renaît sans cesse, et partout la vie fourmille; partout court, rampe, vole, une multitude innom-

brable d'êtres animés. Brisé d'une lassitude sans cesse renaissante, l'homme ne peut ni agir, ni penser, ni vouloir sans efforts; il se sent comme débordé, comme écrasé par l'univers, et je conçois à la rigueur que l'humanité, engourdie par le climat et la mollesse, ait fait du repos son idéal, ait remis à autrui ses destinées et se soit confondue elle-même avec la nature qui l'obsède de sa puissante action. Je conçois aussi que les souverains de l'Inde, oisifs et voluptueux, assouvis de délices, énervés de débauches, aiment à faire prévaloir parmi leurs esclaves dégénérés cette molle doctrine, à leur faire croire que la conscience est un vain mot, et que personne n'est quelqu'un. La notion du droit périt avec celle de l'individu. Il est plus facile de régner en maître sur des milliers de panthéistes absorbés dans la contemplation du grand tout que sur la conscience d'un seul homme actif et qui se respecte lui-même.

Après ce monde indien, où la réalité se confond avec le rêve et la veille avec le sommeil, voulez-vous voir en idée, sous d'autres cieux,

ce que valent des hommes dont la conscience est pleine d'individualité et de vie?

Au milieu des brouillards et des frimas du nord, une poignée de marins endurcis au travail et au péril se sont créé une patrie ; la terre même sur laquelle ils vivent est leur ouvrage ; ils l'ont gagnée pied à pied en refoulant la mer plus loin. Au XVIe siècle ils n'étaient pas libres. L'Espagne, maîtresse alors de la plus grande partie du monde, riche de tout l'or de l'Amérique, fière de ses troupes, les plus braves et les plus éprouvées qu'il y eût au monde, l'Espagne voulut obliger ce peuple de matelots à être catholiques. Ils résistèrent; on les crut insensés; on ne pensait pas qu'il existât une puissance capable de tenir tête aux vieilles bandes espagnoles. Les matelots de la Hollande osèrent l'essayer, ils y réussirent; ils reconquirent leur patrie sur l'Espagne comme ils l'avaient conquise sur la mer; ils formèrent la plus puissante nation commerciale du XVIIe siècle, l'asile de tous les génies persécutés, de tous les penseurs méconnus, et d'une multitude de nos pères, les protestants de France. Ce

n'est pas tout; ils voulurent être artistes sans aucun des avantages de climat et de race qui avaient fait de la Grèce et de l'Italie les deux reines de l'art, aucun, excepté la liberté; à force d'individualité et de conscience, ils créèrent une école de peintres plus riche en originalité que toute autre, et, avec la seule opposition des ombres épaisses et d'une lumière avare, mais éblouissante par le contraste, le plus grand de leurs maîtres créa une nouvelle forme du beau, un aspect nouveau de l'art.

Tant est merveilleuse la force d'expansion de l'individualité humaine! tant la libre conscience trouve en elle-même de ressources ignorées! Voulez-vous des hommes qui sachent agir et penser, qui vivent? émancipez leurs consciences. Mais quant à des rêveurs incapables d'énergie et de responsabilité, le panthéisme vous les donnera; il n'est bon qu'à faire des esclaves : rêver est la seule chose qui se fasse aussi bien dans les chaînes qu'au grand air. La conscience, au contraire, ne peut se passer de liberté! Elle la demande,

elle la reprend si elle l'a perdue; elle est, elle veut être maîtresse chez elle.

A ce tort grave d'asservir les âmes, le panthéisme en joint un autre pire encore. Non-seulement il relâche, il détend le ressort de l'individualité; mais il diminue, il efface la distance, il comble l'abîme qui sépare le bien du mal.

Or, la conscience, aussitôt après le sentiment de la personnalité, éveille en nous l'instinct du devoir. Non-seulement je sens que je suis moi, mais je suis responsable et libre. Dieu m'a revêtu de cette dangereuse prérogative; il m'a fait ce périlleux honneur.

Vous êtes libres, messieurs; vous l'êtes tous, vous pouvez tous beaucoup, beaucoup pour vous-même et contre les autres. Je sais que le panthéisme le nie, je sais que, d'après lui, chaque homme est le produit des influences du dehors et subit la loi du passé, à tel point que sa propre indépendance est réduite à peu de chose ou à rien. On choisit un personnage illustre du passé ou un beau livre et l'on vous montre comment cet homme, ce livre même,

est l'effet des circonstances et non de la volonté ! Basse et mauvaise doctrine, d'après laquelle la nature de ce monde et de tous les mondes, y compris l'humanité, n'est qu'un immense clavier sur lequel l'univers joue à sa propre gloire un hymne sans commencement et sans fin, qui est le but unique de l'être et dans lequel chaque époque est un accord ou une dissonance, chaque être une note qui retentit et qui passe.

C'est encore ce que je nie : la corde sonore ne peut rendre que le son juste ou faux, faible ou éclatant, qu'en fait sortir la main de l'artiste; mais moi je suis libre. Je peux et je veux, j'aime ou je hais, je me venge ou je pardonne. Le bien et le mal sont devant moi, non pas égaux, non pas tous deux divins, mais opposés, l'un béni, l'autre maudit. Je suis libre et quand ma conscience m'accuse, me condamne, me châtie, l'univers entier n'a ni le droit ni le pouvoir de m'absoudre. Je suis responsable, et quand ma conscience m'approuve, m'encourage, m'ordonne de marcher en avant, aucune voix ne peut lui imposer silence : elle est sou-

veraine, elle est fille de Dieu, elle seule au monde a des droits divins et immédiats.

En vain vous lui objecterez que tout est relatif, que rien n'est absolu, que l'exemple, l'éducation, le milieu, peuvent beaucoup sur nous; elle ne l'ignore point, elle est la première à le proclamer. Elle me crie : « Fais ce que tu peux, et tout ce que tu peux, pour le bien et pour le vrai; résiste à un milieu corrupteur, réagis de toutes tes forces contre les influences qui t'aviliraient; dompte tout ce qui autour de toi ou en toi-même fait obstacle à ta vie morale; commande au sang qui brûle dans tes veines; sois homme, sois libre; méprise toute théorie qui attente à ta liberté : glorieuse créature du Dieu de liberté, rends tes comptes à ton Maître, à ton Père. »

Ton père, ai-je dit, et ce mot a devancé ma pensée; voilà le troisième, le dernier, le plus sublime enseignement de la conscience. Nous l'avons appelée, d'abord, sentiment de soi-même, puis sentiment du devoir; elle s'appelle enfin sentiment religieux, conscience des rapports de l'homme avec l'infini.

Au siècle dernier, on accusait les prêtres d'avoir inventé la religion et Dieu. Voltaire répondait :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

C'est trop peu dire : Dieu existe, et la seule preuve que j'en donnerai est celle-ci : il est impossible à l'âme humaine de se passer de lui ; dès qu'elle l'ignore elle l'invente. Je sais qu'il existe des exceptions ; il n'est pas une faculté de l'âme ou du corps qui ne fasse défaut à quelques infortunés, mal nés ou mutilés par les accidents de la vie. Mais une société sans Dieu, la famille sans Dieu, l'humanité sans Dieu, sont aussi absurdes à imaginer qu'une société où tout le monde serait aveugle, ou perclus, ou idiot.

Le prêtre qui a inventé Dieu, c'est l'homme. Tout homme est prêtre en effet et doit l'être ; prêtre du Dieu intérieur, du Dieu de la conscience qui, au moment où j'ai péché, se révèle à moi par un trouble honteux, un malaise vengeur, et qui sans cesse me crie : Fais le bien, fuis le mal, aime, adore, dévoue-toi, élève-toi de progrès en progrès !

Ici, je m'arrête; et avant de demander à la conscience tout ce qu'elle sait de Dieu, je constate un fait : la conscience est ce qui distingue l'homme de la bête. Seul ici-bas, l'homme a ce triple privilége de se distinguer nettement de tout ce qui n'est pas lui, de distinguer le bien du mal, et de trouver en lui, outre la loi du devoir, l'idéal, l'aspiration vers l'infini, la soif de Dieu. Quelle autre créature à nous connue se sent religieuse, c'est-à dire liée à l'infini par des désirs, des espérances, des devoirs? Seul, l'homme trouve dans sa conscience Dieu vivant et parlant. Seul au milieu des traverses et des luttes de la vie, l'homme peut toujours, comme David proscrit, errant de caverne en caverne, fortifier et consoler son âme en disant à l'Être infini, au maître de l'univers : *O Dieu, tu es mon Dieu.*

Si donc l'humiliante question que je vous ai rapportée frappe encore votre oreille, si l'on vous dit : Qu'est-ce que la conscience? répondez : C'est ce qui fait l'homme supérieur à toute la nature. Malheureux! tu es un homme, un fils de Dieu, et tu t'ignores! Descends en

toi-même ; regarde en toi, tu y trouveras la conscience et Dieu.

Qui est Dieu ? Tout, répondent quelques-uns; rien, s'écrient les autres, et chaque religion m'apporte sa réponse. — Souffrez, dirai-je à tous, que je consulte avant vous, sur cette question suprême, la voix intérieure, ma conscience, Dieu lui-même parlant à son enfant, et se révélant directement à moi, à vous, à quiconque l'écoute.

Ma conscience me répond aussitôt : Dieu est quelqu'un, une personne. En vain on me répétera que ce sont là des expressions humaines, des termes trop précis, trop étroits. J'avouerai que tous les mots humains ne sont jamais assez purs, assez élevés, assez vastes, pour s'appliquer à Dieu; mais j'ai le droit, et je le maintiens, de comprendre le langage qu'on me parle et les mots dont on veut se servir avec moi. En vain voudrait-on faire de mon Dieu le total immense d'une addition sans fin, la somme vivante des existences, l'ensemble des êtres en qui tous vivent, ces grands mots

accumulés n'aboutissent qu'à des paroles retentissantes et vides, à un chiffre imprononçable, impossible et inutile. Si vous ne savez mieux ce que vous voulez dire, rentrez dans le silence. Je le sais moi, et j'affirme que la personnalité est la forme de l'être la plus haute, la plus accomplie, la plus parfaite que nous puissions concevoir. J'affirme que si Dieu ne la possédait, il ne serait pas, car il serait moins que moi, moins que vous, il ne serait pas Dieu. Qu'un disciple orthodoxe de Hegel vienne me dire : le Père est l'absolu qui s'ignore, le Fils est l'absolu qui se révèle, et le Saint-Esprit l'absolu arrivé à la conscience de lui-même ; je me révolte, indigné, et je lui réponds que l'absolu s'ignorant lui-même ne serait ni absolu ni Dieu, et que moi, qui ne m'ignore point, je suis plus Dieu que le grand tout. Un autre vient me tendre ce piége : Dieu n'est pas personnel; il est la personnalité même, abstraite, unique, impersonnelle. Vain discours, déclaration équivoque et contradictoire ! Il est une seule concession que je puisse faire. Le mot de personne vous paraît-il trop hu-

main? dites, si vous l'aimez mieux, que Dieu est une volonté, suprême, immuable, éternelle, qui a pleinement conscience d'elle et de son but, la volonté immuable, infaillible, souveraine du bien, du vrai et du beau.

Dieu est parfait. Il ne serait pas Dieu, dit encore la conscience, si quelque perfection lui manquait, s'il se trouvait en lui quelque lacune, s'il ne réalisait tout idéal.

Bien plus, puisqu'il est parfait, il n'est jamais indifférent entre le mal et le bien, le faux et le vrai, le beau et l'ignoble. Essentiellement, et en vertu de sa nature souveraine il est partial pour l'éternelle vérité, pour la sainteté, pour l'amour. Il est du parti de tout ce qui est bon et saint contre toute chose mauvaise. Il n'est indifférent à rien. L'indifférence est une impuissance et une imperfection.

Et ce n'est pas tout encore. Cette partialité du Tout-Puissant ne demeure pas inefficace; le Dieu de la conscience ne ressemble pas au Dieu des déistes d'autrefois qui, après avoir créé le monde, s'est retiré pour toujours dans un repos éternel dont on ne s'explique pas qu'il

soit sorti même un instant. Le panthéisme nous a rendu au moins ce service, et je l'en bénis, d'avoir fait justice de cette notion de Dieu qui voyait en lui un de ces rois d'Asie renfermés dans leur oisive grandeur au fond d'une retraite impénétrable. *Mon père*, disait Jésus, réfutant l'idée des Juifs sur le repos du Créateur à partir du sixième jour, *mon père agit jusqu'à présent;* il agit à l'instant où je vous parle. Le Dieu de la conscience ne s'est jamais laissé sans témoignage; il agit et il parle, il veut, il bénit, il aime. Nous pouvons à tout instant le trouver et comme le toucher de la main. Il remplit l'univers et nos âmes de sa sainte présence. Il embellit tout de sa beauté; c'est de sa vie que tout vit; c'est par sa volonté créatrice et toujours active que tout existe. Il n'a pas seulement créé toutes choses dans le passé; il crée tous les jours, à toute heure, à toute seconde, sous nos yeux. Il règne et il agit dans la nature, dans la conscience, dans l'histoire. Il nous parle, il nous enveloppe de toutes parts en son amour, et le Psalmiste avait raison de s'écrier avec les accents d'une

sublime et splendide poésie : « *Où irais-je loin de ton esprit, où fuirais-je loin de ta face ! Si je monte aux cieux, tu y es ! Si je descends au séjour des morts, t'y voilà ! Si j'emprunte les ailes de l'aurore pour fuir à l'autre bout des grandes mers, là même ta droite me saisit ; et si je dis : au moins les ténèbres me couvriront à ses yeux, la nuit même devient lumière autour de moi.* »

Cesse de fuir, ô homme ! jette-toi dans les bras de ton Père ! ses secours tout-puissants te sont offerts, sa force agira en toi, sa puissance te grandira, son amour t'attirera à lui, sa présence t'élèvera au-dessus de toi-même et des exemples dégradants, et des fausses morales, et de tes propres misères. Tu es libre, ô homme, parce que Dieu a voulu, pour ton bien, être librement cherché et aimé, volontairement obéi, par toi. Tu es appelé à l'honneur de *marcher avec Dieu* comme il est dit de quelques patriarches, avec l'antique majesté de langage des premières pages de l'Écriture. Tu es appelé à répéter avec la piété tendre et virile de Jésus : *Je ne suis jamais seul, car le Père est avec moi.*

Oui, je veux le dire; oui, j'ai soif de Dieu, de sublimes pensées, d'immortelles espérances, d'amour céleste. Le monde sans Dieu est froid, vide, glacé. Les intérêts qui s'y débattent, les buts qu'on y poursuit, les combats qu'on s'y livre avec fureur, manquent de grandeur, de noblesse, et m'inspirent à la longue une lassitude mêlée d'angoisse et de dégoût. J'ai trouvé Dieu dans ma conscience, je me donne à lui, je m'attache à lui tout entier; et vous tous, dont ce monde vain et de courte durée ne suffit pas à remplir le cœur, vous qui avez été froissés et méconnus, vous qui luttez en vain contre des forces invincibles, et que courbe malgré vous la lourde main du malheur, mettez votre trésor en Dieu, cherchez en lui votre refuge, votre force, votre espérance. On lutte en vain contre lui; mais, uni à lui, on peut tout supporter.

Est-ce à dire, parce que je veux me donner à Dieu, que j'accepterai pour vrai, pour fondé, tout ce que telle ou telle autorité humaine me dira de lui ou en son nom? Nullement, mes-

sieurs, et c'est ce qui me reste à vous montrer.

Tiens toy à toy, s'écriait jadis un vieux moraliste français. Si nous avons pris jusqu'à ce moment la conscience pour guide, ce n'est pas pour l'abandonner ici. Elle demeure pour nous l'autorité supérieure, le juge définitif. Mais si elle est souveraine, elle ne se croit pas seule éclairée. En fait de vérité elle prend de toutes mains. Elle ne demande jamais à la vérité : d'où viens-tu ? qui t'envoie ? sachant que toute vérité est fille de Dieu et ne peut venir que de lui.

Elle sait aussi qu'aucune religion n'est entièrement fausse dans toutes ses parties, quelque énormes qu'aient pu être les erreurs et les abus dont elle a été complice, parce que le seul fait de chercher Dieu, l'instinct religieux qui sert de base à toute forme de piété est de droit naturel et de droit divin. Elle sait aussi qu'aucune religion n'est absolument parfaite puisque Dieu seul connaît entièrement Dieu et serait digne de l'adorer. Mais elle sait que le sentiment religieux s'est toujours manifesté par un mélange de vérités et d'illusions, et

elle obéit à la parole du plus grand des apôtres en *examinant toutes choses*, en *tenant ferme* tout ce qu'elle reconnaît bon, et s'efforçant d'écarter *toute espèce de mal*. Dans cet esprit, elle cite à sa barre toutes les religions et leur demande ce qu'elles savent de Dieu.

Approchez, religions de la nature, formes antiques du polythéisme païen, variées de mille manières. — Ne me répétez point les fables frivoles et immorales de vos poëtes, ma conscience s'en détourne avec dédain ; mais lorsqu'elle entend un d'entre eux, un Cléanthe, un Aratus, déclarer que *nous sommes de la race de Dieu*, elle s'écrie avec joie, comme saint Paul à l'Aréopage : *En ceci, vos poëtes ont dit vrai !*

Approchez, disciples de Moïse, peuple de Jéhovah. — Ne me redites pas que Dieu vous a ordonné de massacrer jusqu'au dernier vos ennemis, leurs prisonniers, leurs blessés, leurs vieillards, leurs femmes et leurs petits enfants. Ma conscience refuse hautement de le croire et vous accuse d'une erreur que la barbarie de votre époque explique sans l'excuser, et qu'il

nous est impossible aujourd'hui d'accepter. Mais ma conscience grandit et s'éclaire quand Moïse, dépassant en connaissance de Dieu tout ce qui l'a précédé et tout ce qui l'a suivi jusqu'à Jésus, déclare que Dieu se nomme *Celui qui est*, ou quand il me le fait entendre donnant par deux fois à Israël cette sublime loi : *Soyez saints parce que je suis saint*. Ma conscience s'élève et s'émeut quand David et les Psalmistes chantent sur la lyre hébraïque leurs hymnes souvent merveilleuses de poétique élan, d'ampleur et de mouvement, de spiritualisme et de foi.

Approchez à votre tour, fils de l'Islam. — Je ne vous demande pas les rêves absurdes et les sensuelles promesses de votre Coran ; mais je regrette parfois, je l'avoue, que la voix du muezzin, laissant là Mahomet et son titre de prophète, ne fasse pas retentir souvent sur nos cités chrétiennes cette vérité fondamentale qu'oublient ou méconnaissent la majorité des chrétiens de toutes les églises : *Il n'y a de Dieu que Dieu.*

Approchez, évangélistes et apôtres de Jésus-Christ ; faites nous connaître les inap-

préciables leçons de celui dont les ennemis disaient : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme ;* ces enseignements si simples, si populaires qu'il n'est personne qui n'en profite et si nouveaux encore au bout de dix-huit siècles qu'on ne pourrait les lire à haute voix dans les rues sans risquer d'être puni. Seulement souffrez, disciples de Jésus, que j'use contre vous-mêmes, s'il le faut, des droits qu'en son nom vous m'avez reconnus. Et toi, le plus grand de tous, énergique et admirable Paul, toi qui écrivais à tes fils dans la foi : *Je vous parle comme à des personnes intelligentes : jugez vous-mêmes de ce que je vous dis*, toi qui te défendais avec une si généreuse indignation de *prétendre dominer sur la foi* de tes adeptes, permets-nous d'en appeler de toi-même à nos consciences lorsque, voulant réduire à néant l'orgueilleux monopole des enfants d'Abraham qui se croient élus seuls et de plein droit, tu sembles un instant attribuer le salut de quelques-uns et la perte du grand nombre au bon plaisir de Dieu, sans nul égard aux actes, aux volontés, aux progrès, aux repentirs...

Et toi enfin, ô notre Maître sublime, vénéré, bien-aimé, *viens, Seigneur Jésus*, viens nous montrer Dieu présent en nos propres cœurs et *son règne* s'exerçant *au dedans de nous*, viens nous faire entendre de nouveau cet appel direct à la souveraineté de la conscience et de l'expérience morale : *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef.* Viens nous révéler que *Dieu est esprit* et qu'il veut *que ceux qui l'adorent, l'adorent* non ici plutôt que là, mais *en esprit et en vérité*, qu'il est *ton Dieu et notre Dieu, ton Père et notre Père*, que ce Père pardonne à quiconque revient à lui comme l'enfant prodigue de ta plus belle parabole, entièrement pur de tout sanglant ou sombre dogmatisme.

Toi seul, Seigneur, donnes à notre conscience entière satisfaction. Toi seul la relèves, la régénères, la mets en possession d'elle-même. Toi seul lui rends ses titres de noblesse et les forces qui lui manquaient ; toi seul ouvres devant elle la carrière sans terme, où elle doit courir de progrès en progrès et qui con-

siste, pour nous, à devenir parfaits *comme notre Père céleste est parfait.*

C'est cette pensée sublime : le progrès éternel, la marche éternelle des âmes vers Dieu, le progrès donné comme le mot de l'énigme de la vie, que je vous demanderai de venir bientôt méditer ici même avec moi, heureux aujourd'hui si j'ai pu réveiller, en quelques consciences, le sentiment de leurs droits et de leurs devoirs, leur faire sentir en elles-mêmes Dieu présent et leur montrer en Jésus *le chemin* qui nous mène à Dieu, c'est-à-dire *la vérité et la vie.*

LA CONSCIENCE

ET LA VIE HUMAINE

II

La conscience et la vie humaine.

Je veux vivre! je veux éprouver en moi l'expansion mystérieuse, mais puissante de la vie; je veux me sentir vivre aussi complétement, aussi énergiquement que possible. Ainsi parle, ainsi pense naturellement tout être vivant. Pour le jeune homme au cœur élevé, à l'âme sévère, ce vœu est le principe des plus louables efforts, des développements les plus nobles; pour le libertin, c'est l'excuse, très-mal fondée, de toutes les folies, et quelquefois des plus coupables. Pour le vieillard même, le désir de

vivre encore adoucit bien des infirmités et des privations.

En conséquence, il nous est ordinaire de regarder comme notre plus grand ennemi quiconque prétend gêner, restreindre en nous le mouvement nécessaire de la vie, et, pour ainsi dire, nous mutiler; notre bienfaiteur est au contraire celui qui rend notre existence plus complète, plus variée, plus animée.

Ce sentiment est-il légitime, messieurs? Il l'est entièrement, tant que la conscience en est la garantie. Tout être a le droit de devenir tout ce qu'il peut, de se développer selon sa nature, à cette seule condition que la conscience, austère, éclairée, fidèle à elle-même, le sanctionne et l'approuve. Aussi est-ce à la conscience que je vous propose de demander aujourd'hui le secret de la vie : pourquoi sommes-nous? qui suis-je? où vais-je?

Déjà, il y a quelques jours, dans cette enceinte, nous avons interrogé l'oracle intérieur sur lui-même et sur Dieu.

Nous avons vu partout aux prises deux ennemis également redoutables, l'irréligion et

l'absolutisme, chacun des deux exaspérant son adversaire et le poussant de plus en plus, par l'emportement de la contradiction, à s'exagérer lui-même. A égale distance de l'un et de l'autre, nous avons cherché un asile contre tous deux, dans la conscience individuelle. Étudiant les enseignements de cette voix intérieure, nous avons trouvé en nous, d'abord le sentiment de notre propre personnalité, puis celui de la responsabilité ou du devoir, et enfin le besoin de connaître l'Être divin envers qui nous nous sentons responsables. Cet Être s'est révélé à nous par la voix même de la conscience, comme personnel : il est une volonté ; comme parfait : il est l'idéal réalisé et vivant ; comme présent et agissant, créant sans cesse le monde et se manifestant à toutes les âmes qui le cherchent.

Appuyés sur ces grandes certitudes, nous avons appelé à la barre de la conscience toutes les religions ; aucune, même des plus détestables, ne s'est trouvée dénuée de toute vérité et de toute valeur morale, puisque l'instinct même qui force l'homme à chercher Dieu est déjà un bien. Mais aucune religion, même la

meilleure, n'a été reconnue parfaite, la perfection n'appartenant qu'à Dieu seul; nous avons accepté avec joie tout ce que les cultes divers nous ont appris de bon et de vrai, et quand enfin Jésus, à son tour, nous est apparu, nous l'avons entendu en appeler lui-même à notre propre conscience et à l'expérience humaine en nous disant : *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef.* Il nous a révélé ensuite l'amour de Dieu et son pardon, nous a appris à le nommer notre père, et notre conscience convaincue, épurée, agrandie, sanctifiée, trouvant enfin en lui tout ce qu'elle cherchait, l'a proclamé son maître et son sauveur.

C'est ce même Jésus que je viens vous montrer de nouveau, expliquant à l'homme sa propre destinée. Un docteur de la loi lui a demandé publiquement, dans une synagogue, ce qu'il faut faire pour obtenir la vie éternelle. Jésus, pour lui faire avouer qu'il sait ce qu'il demande, adresse un appel à sa propre conscience, lui fait répéter le sommaire de la loi ; et quand le scribe a redit que nous devons aimer Dieu

de toutes les puissances de notre âme et notre prochain comme nous-même, le maître lui répond : *Tu as bien répondu, fais cela, et tu vivras.*

Tu vivras, que ce mot est grand dans sa brièveté ! Point de complément, point d'épithète ; point de distinction entre cette vie et la vie future. On ne pourrait ajouter un mot qui n'affaiblît l'idée. La vie ainsi entendue, c'est la vie également sainte et heureuse, à la fois immédiate et éternelle.

Disciples de Jésus, soyons fidèles à sa méthode : interrogeons à notre tour nos consciences, et demandons-leur, pour notre propre compte, le mot de cette grande énigme de la vie, dont la solution implique pour nous toutes choses, le présent, l'avenir, l'éternité.

Pour tout être qui pense et qui veut, la vie doit avoir un but. Pour tout être qui se sent responsable, elle est nécessairement une œuvre à faire, une tâche à accomplir. Aussi sont-ils profondément à plaindre, ceux qui vivent sans

but ; un ennui mortel les dévore et les châtie. Ils ne sont hommes qu'à demi. Ce qui est plus commun encore, c'est de vivre pour soi-même ; l'égoïsme, sous mille masques divers, est le grand moteur des actions humaines. Selon l'âge, les tempéraments, les circonstances, il prend toutes les apparences et tous les noms : le plus souvent il prend la forme ou du plaisir, ou de la cupidité, ou de l'ambition. Quelquefois il se fait dévot; alors la grande affaire de l'égoïste, c'est son salut, auquel il sacrifierait sans hésiter celui de tout le genre humain. Je ne m'arrête pas, mes frères, à réfuter devant vous l'égoïsme, à répéter à l'homme qu'il n'a pas le droit de vivre pour lui seul, qu'il se fait une illusion puérile en se considérant lui-même comme ce qu'il y a de plus important au monde et en rapportant tout à lui ; que sa vie, ayant un centre si mesquin que lui-même, se rétrécit et se dessèche par un juste châtiment. Cela est vrai, même de l'égoïsme agrandi qui se propose pour but la famille, ou de ce patriotisme exclusif que Lamennais appelait l'égoïsme des peuples. Il faut, à l'activité de chacun, un but plus re-

levé, une tâche moins étroite, un principe supérieur.

Est-il possible, malgré l'infinie variété des situations et quelle que soit la diversité des éducations, des âges, des intelligences, de dire à chacun quel doit être le but de sa vie? Oui, mes frères; qui que vous soyez, je puis le dire à tous à la fois, et à chacun pour ce qui le concerne, sans risquer de me tromper. La réponse est celle du scribe à Jésus : *Aimer Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-même*, voilà notre vie. Aimer Dieu, c'est-à-dire tendre vers lui de toutes nos forces et nous en rapprocher sans cesse ; aimer les hommes, c'est-à-dire nous dévouer à nos semblables ; en deux mots, notre propre amélioration et le bien d'autrui ; en un seul mot, le progrès, le progrès pour les autres et pour nous-mêmes, voilà le but, la loi, le sens de la vie.

Seule, la vie humaine a cette haute dignité. L'animal ne fait pas de progrès dignes de ce nom. Il se développe, puis il vieillit et meurt. L'homme se développe aussi, vieillit aussi,

meurt aussi, mais son développement intellectuel, moral, religieux, est à peine ébauché quand déjà celui du corps est achevé. Nos corps n'ont jamais le même âge que nos âmes. A l'âge où nos forces physiques arrivent à la maturité, notre être moral en est bien loin encore. A vingt ans, on est un homme fait; on n'est pas un jurisconsulte expérimenté, un médecin accompli, un homme d'État consommé. On voit tous les jours des hommes vieillir quant au corps, en même temps que leur intelligence et leur savoir, leur expérience et leur habileté dans les affaires de ce monde ou dans la pratique de leur art, leur valeur morale et leur piété grandissent tous les jours. Enfin, quand l'animal meurt, le peu qu'il a su périt avec lui; mais l'homme lègue sa pensée à ses enfants: le point où l'un est arrivé est celui d'où partiront les autres, et l'on a eu raison de comparer le genre humain à un homme qui ne meurt jamais et qui apprend toujours. Mettez côte à côte sous vos yeux le premier et le dernier instrument d'un art quelconque; prenez pour exemple l'art de se défendre (hélas! et d'atta-

quer), qui a été la première nécessité de la vie en ce monde; mettez à côté d'une de ces armes savantes, dont l'avénement sur un champ de bataille a changé la face de l'Europe, les premières haches de pierre à peine dégrossies qu'on trouve dans les plus anciennes sépultures que l'on connaisse, et convenez-en, la vie, même matérielle, de l'homme, n'a d'autre sens que le progrès. Nourriture, logis, vêtement, moyens de transport et de publicité fourniraient les mêmes preuves.

Mais ne voyez-vous pas partout autour de vous la preuve que le progrès matériel est insuffisant ? A lui seul, il est même dangereux. C'est un péril pour la civilisation elle-même que l'excès du luxe et des richesses ; le perfectionnement indéfini des moyens de détruire et les armées trop nombreuses, trop passives, pourraient finir par mettre entre des mains perverses le moyen de décimer le genre humain.

Le remède aux inconvénients graves du progrès matériel, c'est le progrès moral. L'homme a plus et mieux à faire que de perfectionner et

d'utiliser la matière. Il faut qu'il apprenne à se perfectionner lui-même, à se vaincre; et ici apparaît devant nous l'idée du péché. Que signifie ce mot, rapetissé et affaibli trop souvent par des interprétations sans portée? Qu'est-ce que le mal moral?

Comme le bien c'est le progrès, le mal c'est le recul. De même que l'âme humaine est tenue d'avancer et de grandir, elle viole la loi de son être, elle marche en sens inverse de sa destinée morale, quand elle fait le mal qui la dégrade et la souille.

Ne dites plus que le péché est une simple imperfection de notre nature, que nous faisons le mal parce que nous sommes imparfaits, et ne confondez pas ces deux idées de perfectibilité et de péché. Le péché consiste précisément à empirer au lieu de s'améliorer; et entre les deux il n'y a pas de milieu; la pente est glissante: si l'on ne monte, on descend.

Le péché est une désobéissance, une révolte, un attentat contre Dieu. Le progrès moral a besoin de s'appuyer, pour être complet, sur le progrès religieux. Dieu est le but; qui fait le

bien s'approche de Dieu, qui fait le mal refuse d'aller à lui et s'en éloigne.

La religion, mes frères, est l'élan de l'âme vers Dieu, le lien entre nous et lui, l'ensemble des rapports qui doivent exister entre l'adorateur et l'adoré. Le progrès sans Dieu, c'est le progrès sans but. Tout autre mobile que la religion vise trop bas. Elle seule élève assez haut notre pensée, notre cœur, notre saine ambition, nos légitimes espérances. Elle seule nous rend l'idéal que nous perdrions bientôt de vue au milieu des tristes et pauvres réalités de ce monde. De plus, elle seule provoque un développement général, harmonique, simultané, de tout notre être. Notre perfectibilité, notre besoin de l'infini, notre soif de progrès est comme le terrain commun où prennent racine toutes les facultés diverses de notre âme; quand la religion rend ce sol fertile, tout y germe, tout y croît à la fois. Les autres stimulants de la nature humaine n'agissent que sur telle ou telle partie de notre âme; l'aspiration à Dieu, le progrès provoque tous les efforts, double toutes les forces; il ne s'agit pas d'aimer Dieu seule-

ment avec la pensée, ou seulement avec la volonté ou le cœur ; mais de nous élever à Lui avec toutes les forces de notre être intellectuel, moral et religieux.

Il n'y a pas d'erreur plus énorme que celle des hommes qui se représentent la religion comme un moyen de compression à l'usage du despotisme, qui voient en elle l'ennemi de tous les progrès. Elle en est l'âme. Elle les appelle tous, les provoque, les commande, les exige impérieusement. Elle est la plus grande puissance d'expansion qui ait jamais existé. Elle nous ordonne de *devenir parfaits comme notre Père qui est aux cieux est parfait.* Elle nous oblige à nous mettre à l'œuvre pour y parvenir, sachant bien que nous n'y parviendrons pas, mais n'admettant pas que l'impossibilité d'achever la tâche éternelle nous dispense un seul instant de la commencer ou de la poursuivre.

Examinez les grandes évolutions de l'histoire; tant qu'un mouvement national reste, je ne dis pas littéraire ou philosophique, je dis même politique, il n'intéresse, ne remue qu'une partie du pays. Dès qu'il touche à la religion, il met

tout en mouvement, personne n'échappe à son action; il n'y a plus ni sexe, ni âge, ni condition qui puissent y rester indifférents.

Je ne conteste nullement que la religion mal conçue, prise au rebours, tournée contre le bien et le vrai, révoltée contre Dieu, ait fait plus de mal au monde que tout autre fléau. De même que la parole, la science, l'écriture, la presse, font immensément de mal ou de bien; de même que dans l'ordre physique, le feu, l'eau, la vapeur, ces indispensables instruments de l'homme, quand ils échappent à la force intelligente, nous brûlent, nous noient, nous déchirent en débris horribles; de même la force religieuse, mal mise en œuvre, devient ce monstre, odieux et exécrable entre tous, qui s'appelle le fanatisme. Mais vouloir proscrire la religion à cause des abus qu'on en a faits et qu'on en peut faire, c'est exactement aussi insensé qu'il le serait de détruire toutes les lignes de chemins de fer parce qu'il est arrivé sur quelques-unes d'épouvantables accidents, ou les bateaux à vapeur parce que plusieurs ont fait explosion, ou toute navigation par peur des naufrages,

ou tout mouvement, enfin, par peur des chutes.

C'est le procédé adopté de nos jours par l'irréligion. Elle convient que le progrès est le but de la vie, mais non que le progrès mène à Dieu. Elle nie Dieu ou n'en veut tenir aucun compte, tout en maintenant les prescriptions de la morale, et c'est ce que l'on enseigne de nos jours sous le nom d'indépendance de la morale. Ce mot séduit bien des esprits. On veut mettre la *morale indépendante* à la place de toutes les religions. Sans doute la morale est et doit être indépendante, mais de quoi?

Indépendante des dogmes officiels, des théologies, des systèmes et des sociétés ecclésiastiques, des clergés? — Sans doute; mais alors l'indépendance de la morale n'est qu'un autre nom de cette souveraineté de la conscience que je vous prêche d'après l'Évangile même. En vain saint Augustin et Calvin voudront me prouver que l'homme est radicalement corrompu; je trouve en moi, je vois chez ceux que j'estime des sentiments généreux, de nobles élans, et si l'on s'oublie jusqu'à appeler les vertus des païens de beaux péchés, ma conscience

proteste contre cette odieuse injustice et se déclare indépendante de l'évêque d'Hippone ou du réformateur de Genève. Aucune Église, aucun pape ne fera croire à la conscience du genre humain qu'il soit permis de voler un enfant à son père et à sa mère. Dieu le leur a donné, et la conscience réprouve quiconque le leur dérobe, fût-ce pour son salut.

Si l'on prétend que la morale est indépendante de Dieu, on dit une chose non-seulement fausse, mais absolument dénuée de sens.

La morale indépendante de Dieu est un vain mot, un leurre impie dont on s'abuse soi-même; car le sens moral, le fait de la conscience, c'est Dieu en nous; et la morale scientifique n'est que l'étude, l'observation de ce grand fait sans cesse renaissant. La morale est indépendante de Dieu comme la flèche de la cible qu'il s'agit d'atteindre, comme le chemin du lieu où il conduit, comme l'aimant du fer qui l'attire.

C'est une des pauvretés de l'esprit français que cette manière de se révolter contre Dieu pour faire pièce aux prêtres. Comme si l'on évitait, en niant Dieu, de se laisser duper par

des charlatans, somnambules ou tourneurs de tables ! Comme si les bouddhistes, plus nombreux que tous les chrétiens réunis, et dont l'informe religion n'a pas même une idée arrêtée sur Dieu, étaient, depuis une longue série de siècles, moins joués et dominés que d'autres par leurs prêtres et leurs moines !

Il y a contre l'esprit sacerdotal un seul remède, c'est de supprimer, non pas Dieu, qui se révèle directement dans les âmes ; non pas le prêtre, qui reparaît bientôt sous une forme quelconque, fût-ce dans l'athéisme, mais le laïque ; c'est de donner à tous cette *royale sacrificature* dont parle l'Évangile ; c'est de faire de chaque homme son prêtre, son pape, son pasteur. Alors seulement l'homme arrive à la plénitude de dignité, de tendresse, de dévouement dont il est capable et à laquelle il doit prétendre. Il existe sans doute d'honnêtes gens partout, et j'en ai connu même parmi les soi-disant athées. J'en ai vu bien vivre ; je dis plus, j'en ai vu mourir avec courage. Mais j'ai vu aussi tout ce que l'absence de religion leur avait fait perdre ; combien ces cœurs sans Dieu

étaient plus vides, plus secs et plus froids; combien leur vie était rétrécie, malgré la science et le succès; combien, dans les plus tendres et les plus intimes de toutes les relations, quelque chose d'inconnu, mais d'immense, leur manquait constamment.

Les stoïciens n'ont jamais connu la nature humaine tout entière, ses douleurs, ses luttes, ses nobles misères, ses secrètes angoisses. N'intervenez pas entre l'enfant qui chancelle et le père qui lui tend la main; entre le fils prodigue qui revient humilié, brisé par le repentir, et le pardon paternel qui l'accueille et le relève. Laissez Dieu à l'humanité; elle a besoin de Lui. Il est la consolation et l'espérance, il est le Père qui pardonne, qui relève et qui sauve; il faut que le jour vienne où *il sera tout en tous*.

Et l'homme n'est pas lui-même, l'homme n'est pas tout ce qu'il doit être, quand il oublie que la loi de son existence c'est le progrès dans la vie présente et dans la vie à venir, sur la terre, au ciel, dans l'enfer même... si l'enfer existe, et c'est ce qu'il nous faut examiner maintenant.

Pas plus que l'irréligion, l'absolutisme n'accepte le mouvement des âmes vers Dieu comme le mot de l'énigme; le progrès lui déplaît; d'ailleurs, pour l'absolutisme, il existe tout un monde de supplices et d'horreurs peuplé d'une immense multitude, l'immense majorité des hommes voués à des maux sans terme et à des regrets sans efficace.

Cela est-il vrai? Les chutes de l'âme qui s'éloigne de Dieu aboutissent-elles, en un moment donné, à un abîme sans fond, à un gouffre enflammé? Ce moment est-il pour la moitié, pour la majorité des hommes, celui de la mort? cette chute est-elle irréparable? et chacun de nous peut-il, à tout instant, si le fil fragile de la vie se rompt par accident, se réveiller du rêve fugitif de l'existence actuelle, dans un brasier infernal qui brûle sans consumer, et où l'espérance, je ne dis pas de la délivrance, mais d'un seul instant de relâche à l'excès des tortures, est interdite et impossible? Ceux que nous avons aimés et perdus, mais dont le salut ne nous est garanti par aucune autorité, brûlent-

ils dans cet horrible feu, en ce moment même et depuis l'instant de leur dernier soupir? Sont-ils irrévocablement destinés à y brûler heure après heure, siècle après siècle, éternité après éternité?

Le croyez-vous? Mes frères, j'ose affirmer que vous ne le croyez pas. En vain toutes les orthodoxies, en désaccord sur tant d'autres points, s'accordent sur celui-là et vous commandent impérieusement d'y croire; en vain l'orthodoxie romaine ou grecque, anglicane, luthérienne, ou calviniste vous ordonnent d'y croire, vous n'y croyez pas. Et pourquoi? parce que votre conscience s'y oppose. Votre conscience vous crie qu'une infinité de tourments et d'horreurs est un châtiment exagéré, et par conséquent inique, atroce, fût-ce pour les plus grands crimes; que la liberté même de l'homme et sa culpabilité ayant des limites par suite de l'éducation, de l'hérédité physique et morale, de l'exemple et de la faiblesse humaine, il serait monstrueux que le châtiment seul fût sans bornes; et que l'éternité de la damnation est un blasphème aussi bien

contre la justice de Dieu que contre sa bonté.

Cette révolte si naturelle de la conscience contre le plus hideux de tous les dogmes, je l'ai trouvée naïvement et finement exprimée dans une lettre intime d'un des esprits les plus brillants et les plus sensés de notre pays, d'une femme pieuse dont le bon sens se laissa quelquefois égarer par une religion d'autorité, mais aussi se révoltait par moments contre le joug. Mme de Sévigné, dans l'effusion de sa correspondance avec sa fille, lui écrit quelque part : *Vous aurez peine à nous faire entrer une éternité de supplices dans la tête, à moins que d'un ordre du Roi ou de la sainte Écriture*, et elle appelle l'espérance de la réconciliation l'*opinion d'Origène et la nôtre*, c'est-à-dire la sienne et celle d'un prêtre son ami, l'abbé de la Mousse (1).

L'*ordre du Roi* nous fait sourire aujourd'hui en pareille matière. Les amis jansénistes de la marquise de Sévigné ont résisté quelque temps aux ordres dogmatiques de Louis XIV, et

(1) Note 1, à la fin du volume.

les ruines de Port-Royal subsisteront comme un des monuments glorieux de la libre conscience dans l'histoire de notre pays. La conscience de nos pères a su résister avec une bien autre grandeur aux ordres du roi, qu'il s'appelât François Ier ou Charles IX, Henri III ou Louis XIV. Grâce à Dieu, le temps est passé où l'on peut dire, même ironiquement : Je croirai à la damnation, s'il plaît à Sa Majesté que j'y croie.

Il en est autrement quant à l'*ordre de la sainte Ecriture*. Bien des gens croient encore que la Bible a été écrite pour donner, en matière de foi, non-seulement des lumières et des secours infiniment précieux, mais des ordres à la conscience. J'espère, dans notre troisième entretien, vous montrer combien ils se trompent. Aujourd'hui, je me borne, en cette matière comme en toute autre, à réclamer pour l'autorité intérieure de la conscience la suprématie qui lui appartient. Il n'est pas possible que Dieu, dans la Bible, m'ordonne de croire à la damnation; car, dans ma conscience, Dieu me le défend.

Il n'y a qu'une ressource pour essayer d'y croire, c'est d'oublier d'y penser. Quoi! la multitude innombrable des hommes, sauf quelques rares élus, marcherait à nos côtés vers le gouffre embrasé; à chaque instant quelqu'un y tomberait sous nos yeux, et parmi eux nos amis les plus chers, nos frères, nos sœurs, nos mères et nos pères, nos enfants; et nous supporterions la vie sans être dévorés d'angoisse, saisis d'horreur, accablés d'épouvante! Un tel égoïsme serait plus invraisemblable, plus cruel que celui des hommes sans foi et sans mœurs. Mais la mort la plus horrible, les tourments d'un malheureux qui expire sous le fer du chirurgien, les supplices barbarement prolongés qu'infligent les bourreaux de la Chine, les plus hideuses morts racontées dans les martyrologes, ne seraient rien, pas même un instant de l'éternité des damnés, et vous supporteriez la vie! vous vous laisseriez distraire d'un si incalculable malheur; l'atrocité de votre indifférente légèreté ressemblerait alors à l'atrocité de votre Dieu dans sa vengeance.

Non, vous n'en croyez rien. — Ayez donc le

courage de le dire et d'avouer que vous n'êtes orthodoxes, ni selon Rome, ni à la façon de Moscou, ni à la manière anglicane, ni selon les réformateurs, et qu'en un mot vous ne l'êtes point. Dites qu'on peut croire, dans l'autre vie, à des peines très-graves, juste conséquence de nos fautes, effet naturel de la dégradation de notre âme dans le péché : j'ai besoin de le penser; j'ai besoin de croire que la justice, trop imparfaite ici-bas, aura son jour! Dites que ces peines se prolongeront tant que nous persisterons dans le mal; dites même que si l'homme voulait éternellement le mal, il voudrait par cela même et éternellement les conséquences du mal qui se punit lui-même ; dites, si vous le voulez, qu'un seul passage de l'Écriture semble enseigner en propres termes les peines éternelles; mais ajoutez que, là même, tout le différend porte sur un adjectif qui signifie d'abord *séculaire*, comme le substantif dont il dérive signifie *un siècle;* dites qu'à aucune époque les mots abstraits n'ont eu, dans les langues d'Orient, la rigueur et la précision qu'ils ont dans les idiomes de l'Occident ; ajoutez qu'une

si immense question ne peut dépendre uniquement de la valeur d'un mot français, traduction plus ou moins juste d'un mot grec, qui lui-même fait partie d'un discours prononcé dans une troisième langue, l'araméen, comme tous les discours de Jésus. Mais faites plus : répondez à ceux qui prêchent la damnation, par ce mot des apôtres Jean et Pierre, à qui le Sanhédrin et Caïphe ordonnaient de cesser la fondation de l'Église, mot célèbre dont on a usé trop souvent mal à propos et pas assez quand il l'aurait fallu : *Non possumus*. Je ne puis obéir, je ne puis me taire ; il faut que je parle, que je proteste contre d'épouvantables erreurs, contre des exagérations hideuses qui outragent Dieu et sa justice, et sa sainteté, et sa miséricorde.

Oui, je ne me tairai pas. — Que faites-vous, me dit-on ? Imprudent ! Quoi, voilà des multitudes qui peut-être s'imaginaient croire à un dogme, et vous leur démontrez qu'elles n'y croient pas ; qui se regardaient comme orthodoxes, et vous leur apprenez qu'elles ne l'ont jamais été ! Voilà des dogmes auxquels on ne touchait pas, et vous les attaquez sans mesure.

— Je réponds sans crainte : Non, la multitude n'est plus aveugle ; mais les orthodoxes de tout genre font auprès d'elle un tort immense à la religion et portent à la conscience une atteinte délétère, funeste, profondément immorale, avec leurs fictions et leurs réticences. Non, il n'y a pas d'éternel enfer ; non, les punitions ne sont pas de stériles tortures où Dieu se venge ; sa Providence fait ressortir, des suites funestes du mal, un avertissement, un moyen de relèvement, une excitation au progrès ; tôt ou tard, très-tôt ou très-tard, dans l'éternité, toutes les âmes le reconnaîtront ; la raison suprême finira par avoir raison, la justice suprême par se faire accepter librement, l'amour suprême par gagner tous les cœurs.

La porte sur laquelle Dante a lu ces horribles mots : *Laissez l'espérance derrière vous, ô vous qui entrez*, n'a existé que dans les rêves lugubres de ce vieux et sublime génie, nourri du pain amer de l'exil, débordant de poésie et de haine. Saint Paul a appelé Dieu, *le Dieu d'espérance*. Dieu est partout, et l'espoir est partout avec lui. Quand les damnés, pour repren-

dre et réfuter une trop cruelle image, quand les damnés, c'est-à-dire ceux qui portent la juste peine de leurs fautes, soulèvent leur tête au-dessus de la mer de feu pour demander l'heure, aucun démon ne répond : L'éternité! l'éternité! mais un ange miséricordieux leur crie : Il est l'heure du relèvement, du repentir, l'heure du salut, l'heure du progrès. Cet ange, ce messager de Dieu, je puis vous dire son nom : c'est la conscience.

Et si l'on réplique : le mot terrible de *peines éternelles* est de Jésus, c'est lui qui l'a prononcé dans une de ses paraboles; si malgré le vague d'une double traduction et du terme lui-même, on insiste sur un seul mot, voici ma réponse. Je suis parfaitement convaincu que si Jésus était là debout au milieu de nous, et si nous lui disions avec angoisse, avec vénération, gratitude et amour : Maître, l'as-tu dit? — Il nous répondrait avec ce sourire doux et triste qui trahissait sa surprise et sa douleur en présence de la petitesse humaine : O gens de peu de foi, n'avez-vous pas compris encore que *la lettre tue, tandis que l'esprit vivifie*? Puis, ou-

vrant ce même livre dont on veut opposer quelques syllabes à tout l'esprit de sa religion, il nous y montrerait ce que maintes fois les prophètes d'Israël ont répété : *Par ma vie, dit le Seigneur, l'Éternel, je ne prends point de plaisir à la mort du méchant, mais à ce qu'il revienne de sa voie et qu'il vive!*

« Qu'il revienne de sa voie et qu'il vive », que signifient ces mots, sinon le relèvement, le salut, le progrès éternel?

Ainsi ressort du fait de la conscience, et de notre nature d'êtres responsables, cette majestueuse vérité : l'unité de la vie humaine. Une et constante à elle-même, fidèle à sa loi unique, à son droit divin, le progrès. La vie humaine se déroule à travers le temps et l'éternité, à travers les peines et les joies, les luttes et les progrès. Je me sens né pour grandir dans le bien, le vrai, le beau, le saint et le juste ; dans le dévouement et l'amour, dans l'aspiration vers l'infini, dans l'éternel mouvement de l'être créé vers le Créateur, dans l'élan filial des enfants de Dieu vers leur père.

Je ne sais quel mode d'existence m'attend après la mort, quelle forme de l'être sera la mienne, quelle fonction et quel rang seront les miens dans le cortége éclatant qui marche à la rencontre de mon Dieu; mais je me vois d'avance dans l'avenir, comme dans le présent, montant vers mon Père, gravissant les degrés de l'échelle lumineuse à travers les siècles, et les mondes, et les cieux, appelé, attiré toujours plus puissamment par la paternelle bonté de Dieu.

A ce point de vue, il n'y a pas deux vies, mais une seule. Comme le dit l'Évangile, celui qui croit *possède la vie éternelle*. Elle n'est pas ajournée à je ne sais quel jour mystérieux du réveil des trépassés et de la fin des temps. Ici même, avant notre propre mort, elle a commencé; nous y sommes, elle est le flot qui nous porte, le fleuve qui nous entraîne dans son cours.

Ainsi apparaît l'inanité de cette accusation adressée par l'irréligion à la piété, d'ajourner les progrès de l'humanité, de négliger les devoirs actifs qu'exige le présent, et de vivre en

dehors du réel, dans l'indifférence pour les maux actuels, dans l'attente paresseuse d'une autre vie. Adressez, j'y consens, ce reproche à ces couvents où l'oisiveté se complaît à mépriser le monde et à se promettre un paradis égoïste. Mais ne l'adressez point à la conscience chrétienne. Pour elle, l'homme sera ce qu'il se sera fait ; pour elle, la vie est une éternelle et réciproque éducation ; pour elle, chacun de nous passe son temps à se développer lui-même, et les autres avec lui, soit en bien, soit en mal. Vivre et aider à vivre, vivre en homme, en chrétien, en être immortel, voilà le devoir. Ajourner le devoir, c'est renoncer à l'avenir autant qu'au présent. Aucune indifférence n'est permise. Dieu, la bonté infinie, n'est indifférent à rien. Les besoins, les droits, les souffrances de nos frères sont notre affaire, affaire urgente d'aujourd'hui et non de demain, de la terre et non du ciel. Être indifférent à l'humanité, à la société, à la civilisation, à la patrie, à la liberté, c'est un crime. Ces grandes questions, ces problèmes terribles sont la responsabilité de tous. Je ne puis à cet égard admettre l'exemption pour

personne, ni le plus riche, ni le plus pauvre, ni l'homme, ni la femme. Oui, sans arracher la femme à la modestie sévère qui est le charme et la dignité de son sexe; sans vouloir la jeter dans l'arène grossière des luttes politiques et sociales, sans lui ôter la spécialité divine et sublime de ses fonctions maternelles, je prétends qu'elle peut et qu'elle doit éprouver une pitié profonde pour tout ce qui souffre, venir en aide à l'humanité, aimer sa patrie, sentir son cœur battre pour les grandes causes, y dévouer ses fils au besoin, ce qui est plus dur que de s'y dévouer soi-même, et soutenir par l'élévation de ses idées et de son amour l'âme de son mari à la hauteur de tous les sacrifices.

Je plains profondément, en notre temps de lutte, l'homme de devoir qui a lié son sort à celui d'une femme frivole, charmante peut-être, et l'ornement du monde, mais au cœur vulgaire, à l'âme intéressée, incapable de comprendre ce qui est grand, de conseiller au besoin ce qui est héroïque, et de s'ensevelir plutôt avec son mari dans une misère glorieuse que de lui conseiller, par légèreté ou par inté-

rêt, un seul pas hors de la ligne droite. J'estime heureux au contraire, et bien plus fort qu'il ne le serait seul, l'homme qui trouve dans l'âme de sa femme autant d'élévation au moins que dans la sienne, et qui sent qu'il a doublé les forces de sa conscience et sa propre valeur morale, en joignant un si noble cœur au sien.

Hommes, femmes, vieillards, adolescents, n'ajournez rien, ne restez indifférents à rien. Il y a énormément à faire pour instruire, pour améliorer, pour rendre plus digne, plus libre, plus heureuse, l'humanité dont vous faites partie. Il y a d'effrayants problèmes à résoudre; il y a des montagnes d'ignorance et de préjugés à soulever, il y a de détestables influences à vaincre par l'influence bénie de la vérité et du devoir; il y a des abus odieux à détruire, des progrès urgents à opérer, des douleurs et des dangers croissants à conjurer.

Vous voulez vivre, jeunes gens, et vivre largement, puissamment; vous voulez vivre longtemps, vieillards. Vivez en autrui, vivez pour autrui; épousez les bonnes causes et donnez-leur une part de votre vie; vivez pour Dieu et

pour ses enfants, et votre vie ne sera perdue ni pour eux, ni pour vous.

Est-ce là, je le demande, en finissant, à chacun de vous, est-ce là ce que vous faites ? Vous vivez : pour qui ? pourquoi ? à quoi êtes-vous utiles ? A vous-mêmes, à vos intérêts, vos vanités, vos passions ? ou seulement à vos enfants, à un cercle étroitement limité ? Ou bien vivez-vous, comme des hommes énergiques que je pourrais nommer, comme de saintes femmes que je vénère, pour être utiles partout où il se peut, en commençant par les plus proches, mais sans s'arrêter qu'aux limites du possible ? Alors persévérez, développez plus encore votre noble et chrétienne activité. Mais si jusqu'à ce jour vous-même, votre plaisir, votre avantage, que dis-je, votre salut, vous ont absorbés tout entiers, je ne crains pas de vous le dire, et votre conscience vous le répète en ce moment, après moi, de la part de Dieu : Vous n'avez jamais vécu ; hâtez-vous de changer, il en est temps ; commencez à vivre !

LA CONSCIENCE

ET L'ÉCRITURE SAINTE

4.

III

La conscience et l'Écriture sainte.

Un des hommes illustres de l'Allemagne moderne, également remarquable par la dignité de sa carrière politique, par la noblesse de son caractère, par une science aussi vaste que variée et par une piété rare ; un diplomate qui renonça trois fois à son poste d'ambassadeur parce qu'il recevait des ordres que sa conscience n'approuvait pas et qui devint l'ami intime de son souverain sans cesser de demeurer indépendant; un théologien, ultra-orthodoxe et piétiste dans sa jeu-

nesse, dont la foi, tout en devenant plus profonde, devint toujours plus libérale à mesure que son expérience et son savoir s'étendaient, M. de Bunsen ne cessait de répéter pendant son dernier séjour en France, et m'a dit à moi-même deux fois, avec l'autorité bienveillante que lui donnaient ses cheveux blancs et sa haute renommée, que la mission des théologiens et des prédicateurs de ma génération doit être de rectifier les idées fausses qui règnent dans notre pays au sujet de la Bible et de l'autorité qui lui est due. Je voudrais aujourd'hui m'acquitter, en quelque mesure, de ce mandat légué pour ainsi dire, à notre époque, par ce vieillard éminent, peu de temps avant sa mort, cette mort si chrétienne et si belle, qu'elle a fait une impression profonde sur tous ceux qui en furent témoins ou qui ont pu en lire l'émouvant récit.

Que pense-t-on, en effet, de la Bible en France? L'irréligion en est encore à cet égard où l'a laissée Voltaire. C'est en vain que les contrées, les usages, les langues de l'Orient, beaucoup mieux connus, et en particulier la

découverte très-féconde des ruines de Ninive, ont fourni en grand nombre des explications et des confirmations inattendues à plusieurs des parties les plus obscures de l'Ancien Testament, l'irréligion n'en persiste pas moins dans ses dédains ignorants. Comme Voltaire, elle ne voit guère, dans l'Écriture, qu'un amas de fables absurdes inventées par les prêtres; on sait avec quel avide empressement il en détachait tantôt des récits d'actes immoraux, dont l'auteur de tant d'écrits immondes avait moins que personne le droit de paraître scandalisé; tantôt des pages cruelles dont il s'indignait sincèrement, car il était humain : c'est là le plus pur de sa gloire, et nous devons toujours, nous protestants, rendre cet hommage de gratitude à l'infatigable défenseur des Calas et des Sirven. Mais lorsqu'il attaqua l'Écriture, ce fut le plus souvent avec autant de légèreté et d'ignorance que de passion.

Quant à l'absolutisme, sa façon de parler de l'Écriture est étrangement contradictoire : d'un côté, il enseigne hautement que l'unique auteur de la Bible, c'est le Saint-Esprit, qui l'a

dictée mot pour mot aux écrivains sacrés; et d'un autre côté il prétend que cette divine dictée ne peut se passer du concours d'une autorité humaine qui la résume ou l'explique. De ces deux assertions, ni l'une ni l'autre n'est vraie.

C'est faussement qu'on veut faire de la Bible, pour les protestants, une autorité de même nature que l'autorité de l'Église pour les catholiques. Il n'est pas vrai que la Bible soit, comme on l'a dit, un *pape de papier* qui décrète des dogmes, qui formule les articles d'un code ou d'un *Credo*. La Bible n'est ni un code ni un *Credo* où les doctrines qu'il faut croire soient enregistrées, formulées, numérotées. Les catholiques ont eu raison contre nous sur ce point quand ils ont dit par la plume de Joseph de Maistre : « Il n'y a pas une ligne dans ces écrits qui déclare, qui laisse seulement apercevoir le projet d'en faire un code ou une déclaration dogmatique de tous les articles de foi. » De là le catholicisme conclut que l'Église doit imposer à tous ce que la Bible n'impose à personne; tandis que, selon nous, ce n'est ni dési-

rable, ni légitime, et personne n'en a le droit.

L'Ecriture fournit, à la recherche de la vérité, les éléments les plus précieux, des lumières sublimes, d'excellents secours ; mais, pour extraire ces éléments, pour les coordonner, les résumer, il faut que quelqu'un intervienne. Ce quelqu'un, qui sera-t-il? Le catholique répond : L'Eglise et son clergé. Le protestant : La conscience. On a cru nous tourner en dérision et nous causer quelque embarras par ce vers fameux :

Tout protestant est pape une Bible à la main.

Rien n'est plus vrai cependant, pourvu qu'on ajoute : Il n'est pape que pour lui-même et pour lui seul. Il est son propre pape, une Bible à la main, parce qu'il faudrait être insensé pour vouloir trancher les plus hautes questions sans remonter aux sources les plus pures et les plus abondantes ; il l'est par l'autorité que cette Bible elle-même lui reconnaît et lui confère, comme je me réserve de le montrer avant de finir. Il l'est parce qu'il est obligé de l'être.

Entourez-vous, j'y consens, et je vous le demande, de tous les conseils et de toutes les ressources utiles; mais quand la Bible est ouverte devant vous, ce qui doit décider de votre foi ce n'est pas la page ou la ligne que vous lirez au hasard, ce n'est pas le premier mot qui aura frappé votre regard, ce n'est pas la lettre; c'est votre conscience éclairée par l'ensemble de l'Ecriture, la conscience chrétienne, toute pénétrée de l'esprit du christianisme, car la *lettre tue; c'est l'esprit qui donne la vie.*

Je voudrais examiner avec vous ce qu'est l'Ecriture sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'usage trompeur et funeste qu'en fait l'absolutisme, et l'usage éclairé, respectueux, consciencieux, chrétien, que nous devons faire de ce livre des livres, le don le plus précieux que la Providence ait accordé au monde, après la personne de Jésus-Christ; ce livre qui est et demeurera toujours le patrimoine le plus sacré et le plus riche que nos familles protestantes aient reçu de leurs ancêtres et qu'elles puissent léguer à leurs enfants.

Je réclame, pour cette difficile étude, votre

attention la plus soutenue et la plus impartiale. Je ne pourrai éviter, dans un sujet si délicat, des développements arides, mais nécessaires; je serai forcé peut-être de vous retenir plus longtemps qu'il n'est d'usage et qu'il ne serait désirable. Peut-être aussi aurai-je le malheur de causer à quelques-uns d'entre vous quelque étonnement pénible, quelque froissement. Je le regretterais, à moins que cette surprise, cette secousse ne déterminât chez ceux qui l'éprouveraient une foi plus vraie et plus efficace en l'Écriture.

Mais il y aurait pour moi un malheur plus grand que celui de choquer les esprits : ce serait celui de les tromper en leur dérobant la vérité. La vérité n'est pas à moi pour qu'il me soit permis de la taire dans cette chaire qui lui appartient. N'ayez jamais peur de la vérité, mes frères; elle est sainte et belle, elle vient de Dieu. J'ose vous la dire, osez l'écouter. Je ne vous dirai rien qui ne soit connu des plus savants et des plus pieux théologiens; mais la vérité n'est pas seulement faite pour les savants, elle est faite pour tous : qui que vous soyez, créa-

ture intelligente du Dieu de vérité, osez savoir. Jésus a dit souvent : *Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.*

En toute recherche, quiconque veut sincèrement trouver le vrai doit prendre pour point de départ, non des opinions préconçues, quelles qu'elles soient, mais les faits, les faits eux-mêmes, aussi scrupuleusement constatés que possible. Ce principe admis, qu'est-ce que la Bible ?

Un seul peuple entre tous, avant l'ère chrétienne, a connu, a adoré le Dieu unique et saint. Par une conséquence nécessaire de ce fait, ce peuple a eu foi en un avenir providentiel, a cru que de hautes destinées lui étaient réservées et que *toutes les nations de la terre* verraient en lui un jour l'objet de bénédictions extraordinaires. Ce peuple a eu dans son sein, en dehors de son clergé, une longue suite d'hommes d'élite et de courage, pleins de Dieu et des saintes destinées de leur patrie, rappelant sans cesse à la nation son auguste mandat et censurant avec une indomptable intrépidité le présent au

nom de l'avenir, le peuple lui-même, les rois et les prêtres au nom de Dieu. Connus sous le nom de prophètes, c'est-à-dire de prédicateurs, plusieurs d'entre eux furent, en outre, des poëtes du premier ordre par la sublimité des pensées, la grandeur des mouvements, l'abondance et l'éclat des images. Organisés par Moïse, ce peuple et son culte ont reçu une législation si puissante et ont été pénétrés d'un esprit si vivace, que des milliers d'années, des milliers de défaites et des exils sans fin, la dispersion dans le monde entier, l'impossibilité matérielle du culte et de la loi, l'apparition, dans son propre sein, d'une religion infiniment supérieure, n'ont pu l'anéantir encore. Après son premier exil en terre païenne, Esdras reconstitua cette nation, réunit ses livres nationaux qui, pour la plupart, étaient tout imprégnés de religion; il les fit lire à Israël assemblé, et dès lors le culte des synagogues, le ministère des docteurs de la loi s'organisèrent en Judée autour de ces livres retrouvés, qui eurent leurs interprètes accrédités, leurs lecteurs publics, leur explication hebdomadaire.

Quand les rois de Syrie et plus tard Rome opprimèrent les Juifs, ces livres furent la consolation et l'espérance des vaincus, le refuge d'un immense orgueil national cruellement froissé, l'aliment d'une ambition séculaire et d'un ardent désir d'indépendance et de vengeance, en même temps que la nourriture quotidienne de la foi et de la piété.

Un travail immense, infiniment minutieux, commença et se prolongea pendant des siècles sur les écrits sacrés; tandis qu'on en vénérait la lettre jusqu'à l'idolâtrie, on en traitait le sens fort librement. Pour y trouver sans cesse et partout des promesses de restauration, de conquête et de représailles, on attribuait à chaque parole une signification prophétique; chaque fait donnait matière à mainte allégorie, chaque personnage devenait un type de l'avenir; enfin chaque mot, chaque caractère reçut une valeur mystique ou conventionnelle, et toute une science compliquée, la Kabbale, s'éleva sur le texte sacré. Les lettres ont été évaluées en chiffres, les chiffres remplacés par des lettres. On a imaginé de remplacer la première

lettre de l'alphabet par la dernière, l'avant-dernière par la seconde, et c'est d'après cette méthode que Jérémie écrit deux fois, au lieu du nom de Babylone : Babel, le mot mystérieux Chechak. On compta les mots et les lettres de chaque livre saint. On inscrivit dans les Bibles hébraïques, à la fin de chaque livre, le nombre des mots et des lettres qui y sont contenus, et l'on indiqua aussi quel est le mot, quelle est la lettre qui en occupe le milieu. On en a fait autant pour la Bible tout entière. Six siècles après Jésus-Christ, ces recherches, qu'on appela du nom de *massore* (ou tradition), se poursuivaient encore. Cependant quelques-uns de ces travaux étaient commencés depuis longtemps, quand parut Jésus.

En introduisant, dans la religion juive, ou plutôt en développant le principe de l'amour de Dieu et du pardon, qui s'y trouvait faiblement indiqué, il en fit une religion nouvelle. Le christianisme fut un épanouissement sublime du judaïsme par toutes les puissances de l'amour, du pardon, de l'esprit divin ; ce qui était le bouton de la fleur encore fermé et sans

couleur ni senteur, devint, sous le souffle de Jésus, la fleur largement ouverte, resplendissante des couleurs les plus belles, remplissant l'air de parfums suaves et vivifiants.

Il supprima toutes les limites de nationalité et de race, toutes les incapacités attribuées au sexe ou à la servitude; à sa parole, cessèrent l'usage matériel, universel et ancien comme le monde, des sacrifices sanglants, le règne de la loi et de la lettre. Jésus ne supprima point la lettre et la loi, il ne fit pas table rase du passé comme les novateurs sans portée. Il transforma la lettre et la loi en les spiritualisant; il se dit *venu, non pour les abolir*, mais pour leur donner la plénitude de la puissance et de la sainteté. Il déclara, dès le premier jour, sur une colline de Galilée, la guerre au formalisme et à l'esprit pharisaïque, opposant hardiment son enseignement à celui de la Bible juive: *Vous avez entendu qu'il a été dit à vos pères : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi; mais moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous*

persécutent. Il annonça en même temps les persécutions que devait provoquer sa pensée libératrice ; trois ans après, la lettre et la loi, les prêtres et les docteurs coalisés contre lui le punirent en le crucifiant.

Après lui, l'Église tout d'abord demeura émancipée. Saint Paul parle pour elle quand il dit : *Nous servons Dieu selon l'esprit, qui est nouveau, non selon la lettre, qui a vieilli*. Admirable parole ! car il est de la nature de la lettre de vieillir, tandis qu'il est de la nature de l'esprit de se montrer toujours nouveau.

Avant saint Paul, le premier des martyrs, parlant devant Caïphe et le Sanhédrin contre la lettre et la loi, plein *de grâce et de puissance*, rempli *de sagesse et de l'esprit* d'en haut, fulmina contre l'endurcissement et l'étroitesse des Juifs une accablante harangue, interrompue et close par le martyre. En prononçant ce merveilleux discours, il était rempli du Saint-Esprit ; mais en rappelant à grands traits, aux Juifs, leur histoire, il se trompa en bien des points sur les dates ou les détails, et son discours est arrivé jusqu'à nous plein de fautes historiques

sans que personne ait songé à le rectifier, tant l'Eglise des premiers siècles était peu préoccupée de la lettre, tant le Saint-Esprit, même aux moments les plus sublimes de triomphe et d'extase, est étranger à l'exactitude littérale d'une dictée.

Il faut le reconnaître, la puissance qui a fondé l'Eglise et conquis le monde païen, ce n'est pas l'Evangile écrit, le livre des chrétiens qui n'existait pas encore, c'est l'Evangile vivant, la parole des croyants, leurs exemples, leur amour, leurs martyrs. Un Père de l'Eglise, Irénée, a eu raison de le dire : *Le Saint-Esprit, sans encre et sans papier, avait écrit et scellé dans le cœur des croyants l'assurance du salut.* Toutes les idées chrétiennes circulaient largement dans l'Église avant qu'un seul livre du Nouveau Testament fût écrit. Peu à peu, par degrés, ces livres se répandirent séparément. D'abord l'Apocalypse, pleine de consolations et d'espérances, et ce livre, si peu lu et compris depuis, fut à lui seul tout le Nouveau Testament de bien des chrétiens. Puis se propagèrent les Épîtres de saint Paul, isolées les

unes des autres. Ensuite et toujours à part, les trois premiers Évangiles, et plus tard celui de saint Jean. Ces livres étaient rares, ne se trouvaient guère en la possession des simples fidèles et ne furent rassemblés que plus tard. On ne sait par qui. On ne sait ni à quelle époque, ni en quel lieu. On ne sait pas même quels principes, quelles règles présidèrent à la formation de ce recueil. Il est difficile de dire pourquoi on exclut du recueil l'épître de Barnabas, qui est appelé apôtre dans le Nouveau Testament même et dont saint Paul ne fut d'abord que le compagnon d'œuvre; il est plus difficile encore d'approuver qu'on y ait admis la deuxième épître de saint Pierre, dans laquelle un auteur inconnu et moins ancien combat, sous le nom de cet apôtre, une secte bien connue qui n'avait pas encore apparu de son vivant. Même quand le Nouveau-Testament exista, on le cita rarement; ce n'était pas en lui qu'on plaçait l'autorité, mais en Jésus, dont le souvenir très-vivant et très-présent encore, dont l'esprit surtout avait seul autorité dans l Église.

Malheureusement la séve des premiers jours

cessa de monter dans le tronc et les branches du grand arbre semé par Jésus; l'esprit chrétien s'affaiblit, la vie spirituelle se ralentit. Le génie judaïque et le génie romain, tous deux obstinément attachés à la lettre, à la légalité, l'emportèrent sur le spiritualisme hardi de saint Paul. Ils formèrent, par leur alliance, le catholicisme, qui s'inspira de saint Pierre et de ses transactions timides, de ses faiblesses, que saint Paul lui avait reprochées avec tant d'éclat dans Antioche: *Je lui résistai en face*, écrit-il aux Galates, parce *qu'il méritait d'être repris*.

Peu à peu, l'Église, le clergé, éclipsèrent à la fois les souvenirs de Jésus, l'esprit et la lettre même de l'Ecriture; et ce furent eux, non le Nouveau Testament, qui conquirent les barbares du Nord, lorsqu'ils envahirent l'empire romain. Les livres saints furent de plus en plus oubliés.

Ce fut la réforme qui les remit en lumière; et d'abord ce ne fut point la lettre, mais l'esprit dont elle restaura le règne. Son dogme fondamental, la justification par la foi, signifiait que l'homme est rendu juste, régénéré, sanctifié,

non par quoi que ce soit d'extérieur à lui, autorité, Église, culte, rite, loi, lettre, mais par la foi, qui n'est que le sentiment religieux, la conscience chrétienne arrivée au plus haut degré de vitalité et de puissance. Luther n'hésitait pas à écrire : « Il ne suffit pas de dire : Luther, » Pierre ou Paul l'enseignent, mais il faut sen- » tir, dans sa conscience, d'une manière irré- » sistible, que c'est là en effet la parole de Dieu, » quand l'univers entier le contesterait. » Il ne craignait pas d'en appeler hardiment de l'Écriture à Christ ; il appelait Jésus-Christ « le Seigneur et le Maître de l'Écriture ». Calvin affirmait aussi que « l'Écriture a de quoi se faire » connaître, voire d'un sentiment aussi notoire » et infaillible, comme ont les choses blanches » et noires de montrer leur couleur, et les cho- » ses douces et amères de montrer leur saveur. »

Mais bientôt la ferveur et la liberté des premiers jours s'affaiblirent. Calvin, Luther lui-même, qui tous deux avaient pris, à l'égard de l'Écriture, des libertés étranges, crurent devoir opposer une digue au torrent, mettre en regard de l'autorité catholique une autorité de même

genre et se séparer avec éclat de quelques enfants perdus de la réforme ou de libertins tels que les anabaptistes, qui effrayaient le monde par leur immoralité. Au lieu de comprendre que l'esprit chrétien était la meilleure défense, on se réfugia dans la lettre. Peu à peu les protestants dépassèrent les catholiques dans l'adoration insensée de la lettre ; on épuisa, à l'égard de l'Écriture, interprétée aussi littéralement que possible, toutes les expressions d'obéissance, de servilité, d'adoration. Malgré la vie, la variété de caractère, d'éducation et de style des écrivains sacrés, un théologien fameux (Calow) osa soutenir qu'ils n'avaient apporté, aux révélations divines, que *leur bouche et leurs mains*. Un haut dignitaire de l'Église luthérienne alla plus loin encore, et publia un traité intitulé : *L'Ecriture sainte est-elle Dieu lui-même ou une créature?* (1)

On fit ainsi de la Bible une véritable idole, un fétiche ; et l'on s'imagina même obliger Dieu à répondre à des questions de tout genre en

(1) Georges Nitzsche, surintendant au commencement du XVIIIe siècle.

ouvrant une Bible au hasard. Le premier verset qu'indiquait la lame d'un couteau introduite dans le volume sacré passait pour la réponse de l'oracle. Honteuse et grossière superstition! dégradation irréligieuse, en fait, sinon en intention, des saints livres. Indigne dégénérescence de la religion de Jésus, qui avait dit avec une autorité si élevée : *Les paroles que je vous dis sont esprit et vie!*

Je conviens volontiers que ces ténèbres se sont dissipées; mais j'affirme qu'il en reste quelque chose dans les esprits et dans la façon dont on agit encore en notre temps à l'égard de la Bible. Il ne me sera que trop facile de vous le démontrer.

Comprendre n'est jamais irrespectueux; abuser l'est toujours.

Cette idée fausse, déraisonnable, que chaque phrase de la Bible est un oracle, a trouvé un point d'appui dans les divisions qu'en avaient faites les auteurs de la Massore et dans celle qu'en firent plus tard les éditeurs, en chapitres et en versets. Les ignorants croient encore que le

Saint-Esprit a pris la peine de la découper ainsi, à mesure qu'il la dictait. On sait au contraire que, dans tous les manuscrits antiques, ni chapitres, ni versets, ni phrases, ni mots, ne sont séparés, et que toutes les lettres s'y touchent. Ce sont des moines dominicains, présidés par un cardinal, Hugues de Sainte-Cher, qui, au XIIIe siècle, ont divisé chaque livre en chapitres ; c'est un imprimeur protestant de Paris, au XVIe siècle, Robert Estienne, qui a subdivisé chaque chapitre en versets. Ni le cardinal, ni le huguenot, n'ont fait une œuvre parfaite, mais ils ont rendu faciles les renvois et les citations. On en a abusé. Rien de si commun que d'entendre deux adversaires se combattre en se jetant l'un à l'autre des versets de la Bible, en nombre effrayant, sans prendre la peine de s'assurer d'abord de ce qui précède et de ce qui suit chacun de ces textes. Je pourrais nommer un pasteur mort il y a vingt-cinq ans, qui prêcha sur ce mot du livre des Proverbes : *Pourquoi le temps passé valait-il mieux que le nôtre?* Au pied de la chaire on lui montra l'endroit du livre sacré ; et il y lut avec quel-

que honte : *Ne dis jamais : Pourquoi le temps passé valait-il mieux que le nôtre, car cette demande manque de sagesse.*

J'ai eu souvent occasion de voir une statue de Joseph, l'époux de Marie, au pied de laquelle on lit, en lettres d'or : *Ite ad Josephum*, adressez-vous à Joseph ; et ces mots sont tirés de la Bible. Quoi donc ! l'Écriture ordonne-t-elle le culte des saints et dirige-t-elle nos prières vers saint Joseph ? Rassurez-vous, quoique le mot soit bien dans la Bible : il s'agit non de prières, mais de blé à acheter ; non de l'époux de Marie, mais du fils de Jacob, et c'est le Pharaon d'Égypte qui répond à ses sujets lui demandant du pain pendant la famine : Adressez-vous à mon ministre.

Il est un monument de l'Immaculée Conception au bas duquel on a écrit ce texte : *Ma fille, cette loi n'est pas faite pour vous.* Quoi donc ! le nouveau dogme est-il dans la Bible ? S'agit-il de la loi de l'hérédité et du péché originel ? est-ce Dieu qui parle à Marie ? Rassurez-vous encore ; il s'agit d'une loi de l'étiquette à la cour d'Assyrie, et c'est le roi Assuérus qui con-

sole sa femme Esther au moment où elle s'évanouit de crainte, pour être entrée chez le souverain sans son ordre.

Il n'y a pas seulement, dans ces derniers exemples, la déplorable habitude de détacher une parole biblique de tout ce qui en déterminait le sens. Il y a l'erreur d'après laquelle le texte sacré peut donner lieu à une infinité d'applications arbitraires. Les puritains fanatiques se justifiaient à eux-mêmes leurs crimes en appliquant à leurs ennemis les titres d'Amalécites, d'Amorrhéens, de Philistins, et les cruelles menaces des Juifs contre ces peuples détestés. Nos pères ont triomphé en croyant trouver l'Eglise catholique condamnée dans l'Apocalypse sous l'image de la grande Babylone, de la femme impudique ivre du sang des saints, et assise sur sept collines ; l'Église de Rome a triomphé également en trouvant, dans le même livre, Marie représentée par la femme resplendissante qui a le soleil pour vêtement, la lune pour chaussure et les étoiles pour couronne. L'erreur est égale des deux parts. Ce que l'on prend pour le catholicisme, c'est l'empire

romain sous le règne païen de Néron, le bourreau des chrétiens. Ce qu'on donne partout pour le portrait de Marie immaculée, c'est la religion chrétienne, victorieuse des cultes juif et païen.

Un tort plus grave qu'on a souvent contre la Bible, c'est l'aveuglement volontaire avec lequel on nie l'évidence, pour ne pas voir les erreurs matérielles d'histoire naturelle, d'astronomie ou de calcul qui s'y trouvent, maintes contradictions dans le détail des mêmes faits ou des mêmes discours rapportés autrement, et les éléments manifestement légendaires qui, en divers endroits, se sont mêlés à des histoires qui avaient circulé de bouche en bouche avant qu'on les écrivît. Jadis cet aveuglement allait jusqu'au dernier degré de la tyrannie la plus cruelle, et l'inquisition, en vertu d'un cri de guerre attribué à Josué et emprunté par la Bible au livre inconnu de Jachar, prétendait rendre gloire à la vérité en forçant, par une torture morale et peut-être aussi par la torture matérielle, Galilée à mentir. Aujourd'hui ce même aveuglement n'est plus que ridicule.

N'est-ce pas l'an dernier que de graves théologiens anglais suppliaient un illustre naturaliste de leur dire qu'il n'est pas tout à fait impossible que le lièvre rumine? Et cela parce que Moïse, en deux endroits du Pentateuque, classe le lièvre parmi les animaux à deux estomacs, tandis qu'il n'en a qu'un!

Peu importe, direz-vous, et assurément la foi n'est point intéressée dans ce débat. Mais est-ce seulement à propos de choses étrangères à la religion que la Bible s'est quelquefois inexactement exprimée? Un pasteur de l'Église anglicane (1) a publié récemment un sermon sous ce titre : « Tout ce que dit l'Écriture au sujet de notre Père céleste est-il strictement vrai? » A l'ouï de cette question, nous serions tous disposés à répondre affirmativement. Regardez-y cependant de plus près. N'avez-vous jamais lu, dans cette antique et belle parabole du premier péché, qu'on a si grand tort de dénaturer en la prenant à la lettre, que *l'Éternel Dieu se promenait dans le jar-*

(1) M. Voisey.

din, à la brise du matin; ou dans l'histoire de la tour de Babel, qu'il se dit à lui-même : *Descendons pour voir la ville et la tour que bâtissent les fils de l'homme*, et qu'il descendit en effet? Ce langage puéril des premiers siècles vous paraît-il exact? Sont-ce là des expressions dignes de Dieu? N'avez-vous jamais vu qu'il est question, dans l'Ancien Testament, de Jéhovah qui *se repent de ce qu'il a résolu*, ou qui est *en colère* et *se venge*? Des sentiments pareils peuvent-ils être attribués au Père par des disciples de Jésus? Et qui de nous s'est jamais permis de chanter, dans un temple chrétien, cet horrible verset du beau psaume 137, où les Juifs captifs sur les bords des fleuves d'Assyrie, après avoir éloquemment exhalé leur patriotique douleur, se promettent le dédommagement infernal, la criminelle consolation de rendre largement le mal pour le mal, et d'arracher les petits enfants aux mamelles des mères païennes, pour écraser sur la pierre leurs têtes infidèles?

Quelle folie! mes frères; quelle honte de ne pas oser dire que cela est abominable,

antihumain, antichrétien! que Jésus nous a parlé tout autrement de nos ennemis et des petits enfants!

Ces scandales et bien d'autres viennent de l'inconcevable erreur qui met toutes ces choses sur le compte du Saint-Esprit et toutes les paroles de l'Écriture sur la même ligne. Rien n'est plus faux, plus mensonger! Il y a des inégalités énormes de valeur, de beauté, d'autorité, d'inspiration, entre les diverses parties de cet univers qu'on nomme la Bible. L'Ecriture sainte contient deux religions différentes, la juive et la chrétienne; quand on les confond, on recule en arrière de Jésus-Christ. Certains protestants d'Ecosse et d'Amérique pratiquent scrupuleusement, quant au sabbat, ce que Jésus a blâmé et condamné cent fois chez les pharisiens. Dans le Nouveau Testament comme dans l'Ancien, tous les auteurs sacrés diffèrent; chacun a son caractère, ses idées, ses tendances, son style meilleur ou plus mauvais, sa valeur propre. Un mot de saint Jude n'a pas l'importance d'un précepte du grand apôtre saint Paul. Dans les écrits même

de ce grand émancipateur chrétien, il faut avoir abjuré le bon sens pour ne pas donner mille fois plus d'autorité à son sublime tableau de la charité, qu'à ce conseil d'ami qu'il donne à son jeune disciple Timothée de boire un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac, ou à la réclamation de son manteau qu'il a laissé à Troas chez Carpus. Il y a quelques semaines, on a prêché sur ce texte, en Angleterre, un sermon où l'on a voulu prouver que ce manteau était une chape ou une chasuble, et que saint Paul attachait une très-haute importance aux vêtements sacerdotaux.

Enfin attribuer à qui que ce soit la même autorité qu'à Jésus, c'est montrer qu'on ne le connaît pas, et je déclare que si j'avais à choisir entre les trois chapitres de saint Matthieu, qui contiennent le sermon sur la montagne (c'est-à-dire la religion de Jésus annoncée par lui-même) et tout le reste des livres saints, je n'aurais pas un instant d'hésitation.

Il y a plus : pour comprendre soit l'Ancien Testament, soit le Nouveau, soit les prophètes, soit les évangélistes, soit le Maître lui-même,

il est indispensable de se rappeler qu'ils parlent tous à des Orientaux et en langage oriental.

Je vais essayer de me faire entendre par un exemple tout moderne et bien clair. Peut-être avez-vous lu les lettres échangées, il y a trente ans, en Algérie, à propos d'un échange de prisonniers entre un maréchal français et Abd-el-Kader. La lettre du maréchal est nette, brève, va simplement, droit au but. Celle du fils de Mah-ed-Din est pleine d'images : le soleil, le désert, l'eau vive, les fleurs y abondent. Cependant ces deux lettres, si différentes, disent exactement la même chose, l'une en style oriental, l'autre en expressions occidentales. Nous, hommes de l'Occident, accoutumés à parler naturellement et directement, nous ferions les plus grossières erreurs si nous prenions à la lettre les métaphores des fils du soleil.

Entrez sous la tente d'un Arabe ou le toit d'un Kabyle, il vous dira que tout ce qu'il possède et sa demeure même est à vous ; c'est son devoir d'hospitalité et de politesse. Le vôtre est de l'en remercier ; mais si vous aviez le malheur de prendre ses offres trop à

la lettre, il vous tuerait comme un voleur, et il en aurait le droit.

Voici maintenant un exemple des métaphores de l'Ancien Testament, expliqué par un apôtre.

Le jour de la Pentecôte, saint Pierre prêchait devant le peuple de Jérusalem, et voulant dire que l'esprit de Dieu était désormais donné à tous sans distinction d'âge ni de sexe, et n'était plus l'apanage des seuls prophètes, il cita une poésie magnifique de Joël : C'est ici, dit-il, ce qui a été prédit par le prophète Joël : *Il arrivera, dit Dieu, que je répandrai de mon esprit sur toute chair : vos fils prophétiseront et vos filles aussi... Et je ferai des prodiges en haut dans le ciel et des signes en bas sur la terre, du sang et du feu et une vapeur de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang.* À ce mot, des hommes d'Occident, vous ou moi, nous aurions été tentés d'interrompre saint Pierre pour lui dire que l'oracle de Joël n'était point accompli comme il le disait, puisque le soleil ni la lune n'étaient changés en ténèbres ni en sang. Mais le premier venu dans

la foule nous aurait crus insensés de ne pas comprendre que le soleil transformé en ténèbres et la lune en sang, n'étaient que des métaphores, des images destinées à annoncer un immense changement : l'inspiration des prophètes devenue commune à tous les croyants.

Il en est de même à toutes les pages de l'Écriture. Quand Jésus a dit : *Si ton œil droit te fait pécher, arrache-le et jette-le loin de toi. Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Laisse les morts enterrer leurs morts. Cette coupe est la nouvelle alliance, ce pain est mon corps...* personne autour de lui ne s'y est trompé, et ces images étranges pour nous, ces façons de parler démesurées selon notre sens, ces hyperboles qui nous semblent énormes, étaient claires et faciles pour un peuple qui ne s'exprimait jamais autrement. C'est nous qui, dans notre ignorance occidentale, nous y trompons. Notre devoir, et notre seul moyen pour comprendre l'enseignement qui nous est donné, est de traduire en langage occidental et moderne ce qui

a été dit aux Juifs en termes orientaux et antiques. Il n'y a pas d'abus plus criant, hélas! et plus répandu dans les églises chrétiennes que d'emprunter à l'Écriture quelque sublime image, quelque saisissante hyperbole, pour la prendre maladroitement à la lettre, l'ériger en dogme, et déclarer exclus du ciel, ou tout au moins de l'Église, tous ceux qui ne veulent pas en faire autant. O Moïse, si grandiose, si glorieusement spiritualiste en un temps barbare, qui enseignas le premier que Dieu s'appelle *Je suis!* O David, si éloquent, si émouvant dans les angoisses déchirantes de ton repentir! O saint Jean, l'apôtre de l'amour chrétien! O Jésus, incomparablement plus sage et plus saint qu'eux tous, quelle douleur, quel sujet d'indignation pour vous que l'abus qu'on fait de vos paroles!

Pour comprendre la Bible, vous disais-je, il faut la traduire à notre usage; il faut peser, comparer, méditer, voir avec ses yeux, saisir avec sa raison, admirer avec son imagination, juger avec sa conscience. La conscience en présence de la Bible, et illuminée par elle,

reste ce qu'elle est partout, le juge souverain et en dernier ressort. Cette liberté, elle-même nous la donne, nous l'impose, de livre en livre, de page en page. Ouvrez le Deutéronome, relisez les adieux de Moïse à Israël, résumant en quelques mots toute sa religion et sa législation : *Ce commandement que je te prescris aujourd'hui n'est point trop élevé au-dessus de toi. Il n'est pas éloigné de toi. Il n'est pas dans les cieux, qu'on puisse dire : Qui est-ce qui montera pour nous aux cieux et nous l'apportera...? Il n'est pas non plus au delà de la mer, qu'on puisse dire : Qui est-ce qui passera au delà de la mer pour nous et nous l'apportera? Car cette parole est fort proche de toi ; elle est dans ta bouche et dans ton cœur, afin que tu l'accomplisses.*

Rappelez-vous Josué terminant sa carrière par un appel aux consciences : *Choisissez*, dit-il à tous les Israélites, *qui vous voulez servir ; pour moi et ma maison, nous servirons Jéhovah.* Rappelez-vous Jésus provoquant la recherche avec la plus suprême hardiesse et sans ombre de restriction : *Cherchez et vous trouverez, demandez*

et l'on vous donnera, heurtez et il vous sera ouvert. Immortelles paroles qui donnent toute liberté, en même temps, à la conscience et à toutes les sciences ! Écoutez saint Pierre recommandant aux pasteurs de *paître le troupeau de Dieu qui leur est confié, mais non par contrainte, non comme ayant domination sur les héritages du Seigneur.* Entendez enfin saint Paul dire à ses disciples : *Je vous parle comme à des personnes intelligentes; jugez vous-mêmes de ce que je vous dis. Examinez tout, retenez ferme tout ce qui est bon, et abstenez-vous de toute espèce de mal.*

Reconnaissez à toutes ces déclarations et à tant d'autres semblables, qui se pressent en foule dans ma mémoire; reconnaissez que changer la Bible en idole, adorer la lettre, c'est faire violence tout à la fois à la conscience et au bon sens, à l'esprit de l'Écriture et à la lettre elle-même. Alors on foule aux pieds tous les droits, on opprime les consciences, on entrave les esprits, on rend toute science impossible, on donne la mort au lieu de la vie, car *la lettre tue ; c'est l'esprit seul qui vivifie.*

Je résume tout ce discours en deux mots : Nous sommes, et nous en rendons grâce à Dieu, avec une profonde, une ardente reconnaissance, nous sommes ce qu'on a appelé en langage oriental, *les fils du Livre ;* mais nous ne sommes pas et nous ne voulons pas être *les esclaves de la lettre.*

Nous le serions si nous n'osions protester, comme nous le devons, contre les abus de la lettre. Un dernier exemple vous expliquera ma pensée. J'étais naguère dans une église anglicane : suivant l'usage suivi chaque dimanche matin, deux *leçons*, comme on les appelle, c'est-à-dire deux morceaux de la Bible furent lus solennellement par le pasteur, et l'assemblée entière s'était levée pour écouter avec plus de respect la parole de son Dieu. Le fragment de l'Ancien Testament que j'entendis lire et qu'on lisait à la même heure dans les temples anglicans très-nombreux de toutes les parties du monde, c'était une histoire qui me fit frissonner d'horreur : Saül a vaincu les Amalécites et passé au fil de l'épée toute la peuplade, sans distinction d'âge ni de sexe, à la seule exception

du roi vaincu, Agag. Le vieux Samuel, un prophète illustre entre tous, apprend cette nouvelle et accourt pour accabler Saül des plus terribles reproches; mais pourquoi? Est-ce parce qu'il a égorgé une multitude d'hommes sans défense, de femmes et d'enfants? Nullement (tout cela lui était ordonné par Dieu).—Parce qu'il a épargné Agag. Puis, agissant d'autorité, Samuel se fait amener le captif. Ce malheureux vient, heureux, dans son infortune, d'avoir la vie sauve et se disant : *Certainement l'amertume de la mort est passée*. Il se trompait : *Samuel*, est-il dit, *le fit tailler en pièces devant l'Eternel* (1). Voilà ce que j'ai entendu lire. Et nous, des chrétiens, debout dans un temple chrétien dix-huit siècles après Jésus-Christ, nous écoutions avec vénération un pasteur chrétien, lire, pour nous édifier, cet épouvantable récit! O esclavage de la lettre! ô infidélité éclatante et inexplicable à l'esprit de l'Évangile! ô sanglant outrage au Dieu de Jésus, à notre Père céleste, que de l'accuser d'avoir commandé l'égorgement de tout

(1) Note 2, à la fin du volume.

un peuple et de s'être courroucé uniquement de ce qu'un peu de sang, une seule vie avait été épargnée!

Prenez-y garde, mes frères, jamais le monde ne deviendra chrétien tant qu'on le nourrira de ces horreurs. Et vous, pères et mères de famille, instituteurs de la jeunesse, ministres de l'Évangile, je vous adjure, au nom du Dieu de charité, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si vos enfants, vos élèves, vos catéchumènes vous demandent compte de cette affreuse page, je vous adjure de leur dire la vérité. Affirmez-leur que Saül se trompait en croyant plaire à Dieu par l'égorgement en masse d'une tribu vaincue, et que quand il fit tailler Agag en pièces devant l'Éternel, Samuel, tout prophète qu'il était, n'était qu'un fanatique. Je vous scandalise! Eh bien, j'en appelle à ce Jésus qui a dit de Jean-Baptiste qu'il était *un prophète et le plus grand des prophètes, mais que le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui*. Demandez-moi qui je suis, pour traiter de fanatique un prophète tout couvert du sang d'un prisonnier sans défense, je vous dirai que

je suis le plus petit des disciples de Jésus, mais que ce titre me donne plein droit de juger et de condamner Samuel et tous les prophètes, fût-ce même de plus grands que moi dans l'Église, s'ils font de Dieu le complice, l'auteur d'un massacre; plein droit de juger et de condamner l'abus d'après lequel de pareilles histoires sont la meilleure nourriture spirituelle que l'on sache donner à des chrétiens du XIXe siècle. Les esclaves de la lettre, nous ne voulons pas le devenir.

Les fils du Livre, oui; car ce livre, à côté de quelques pages déplorables, monuments des erreurs du passé, restes cruels des temps les plus barbares, contient, en bien plus grand nombre, des pages saintes et sublimes; ce livre où se lisent les admirables leçons de Moïse, de Job, les merveilleux psaumes de David, les poëmes si élevés d'Esaïe, a fait plus qu'aucun autre pour l'éducation du genre humain. La piété grandiose des patriarches m'édifie, les invectives éloquentes d'Esaïe contre le formalisme me remplissent d'enthousiasme, les beaux psaumes me consolent et me fortifient. Nous

sommes les fils du Livre, et surtout de l'Evangile. Jamais on ne méditera assez les discours de Jésus, les épîtres de Paul aux Galates et aux Philippiens, le christianisme tout amour de saint Jean.

Nous sommes les fils du Livre; car c'est toujours là qu'il faudra chercher le christianisme à sa source, dans sa fraîcheur primitive et sa première beauté. A cette source, tous les siècles viendront retremper leur foi, et ils y puiseront à larges flots des applications nouvelles et des développements encore inconnus.

Nous sommes *les fils du Livre* enfin, et nous en sommes fiers, parce que de lui résulte notre culture intellectuelle et morale; la nécessité de l'école à côté du temple; l'habitude pour nos esprits d'oser savoir; le devoir pour nos consciences de tout juger, et cette solidité, cette indépendance, ce gouvernement de soi qui font la gloire du protestantisme et sa force. Un livre n'est pas une autorité matérielle, coercitive comme un tribunal ou un conseil; il laisse tout leur jeu aux facultés humaines. Et un philosophe dont je suis loin de partager les doctrines,

Hegel, a eu raison de dire de certains pays protestants : *Ici la Bible est le préservatif contre tout asservissement des esprits.*

C'est pourquoi l'absolutisme, tout en en faisant une idole, ne se fie pas à elle, *n'ose pas*, comme l'écrivait Channing, *nous laisser seuls avec Jésus*, et veut y ajouter l'autorité humaine d'un code ou d'un *Credo*. Repoussez ce joug, mes frères; ce qu'il vous faut, c'est la Bible, librement interprétée par la conscience chrétienne.

Lisez et relisez-la, avec choix et jugement; quand votre conscience est froissée de ce qu'elle y trouve, tournez la page, cherchez ailleurs, et ne forcez pas votre conscience à ne pas voir ce qu'elle voit, ni à approuver ce qu'elle doit condamner. Quand, au contraire, votre conscience confirme ce que vous trouvez dans la Bible, adorez, croyez, obéissez; car c'est Dieu qui vous parle. Résister, serait faire la guerre à la conscience, à Dieu, pécher contre le Saint-Esprit.

C'est ce péché que j'aurais cru commettre aujourd'hui, mes frères, si je ne vous avais

dit sur ce sujet si délicat et si grave tout ce que je sais : la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, pour autant qu'il m'est donné de la connaître. Des réticences, des fictions auraient été indignes de vous et de moi. J'ose, en finissant, vous répéter après saint Paul : *Je vous ai dit la vérité en Christ; ma conscience m'en rend le témoignage par le Saint-Esprit.*

LA CONSCIENCE

ET JÉSUS-CHRIST

IV

La conscience et Jésus-Christ.

Tour à tour j'ai interrogé devant vous la conscience, qui est pour nous l'autorité souveraine, sur Dieu, sur l'homme, sur l'Écriture. Aujourd'hui, ce qui nous occupera, c'est ce que nous devons croire au sujet de Jésus-Christ.

Cherchons d'abord à nous rendre compte de ce qu'en pense notre siècle. Deux opinions contraires sur le Christ existent à la fois parmi nous et se partagent les esprits.

Beaucoup d'âmes, dans toutes les Églises et même en dehors d'une Église quelconque, ai-

ment et vénèrent Jésus. A cet égard, le règne de Voltaire est loin de nous. Accoutumé, dès l'enfance, par ses maîtres jésuites, à confondre l'Évangile avec le catholicisme, Jésus avec l'Église et avec la papauté, cet esprit aussi léger que brillant n'apprit jamais à distinguer bien nettement des idées et des faits si étrangement disparates. Sa haine, sincère et légitime contre l'absolutisme, s'égara parfois sur celui qui fut le plus redoutable ennemi de tout asservissement des consciences. Quand il s'écrie avec une persistance infatigable : *Ecrasons l'infâme*, c'est le despotisme clérical qu'il veut dénoncer, mais parfois c'est Jésus que sa démence blasphématoire semble désigner.

Un pareil langage aujourd'hui blesserait les cœurs honnêtes et révolterait toute intelligence droite. Rousseau, malgré ses erreurs et ses palinodies, avait gardé de son éducation protestante, tout imparfaite qu'elle fut, des notions plus justes. Lui aussi, sans cesse et de toutes manières, éclate en invectives contre l'oppression spirituelle et stigmatise dans tous les cultes l'esprit d'intolérance, mais il n'attribue ni

à l'Évangile, ni à Jésus, les abus qu'il dénonce dans les diverses Églises, et c'est avec un enthousiasme ardent et loyal qu'il parle à maintes reprises de Jésus-Christ, de sa vie sublime et de sa mort plus touchante encore.

Aujourd'hui Jésus est, pour un grand nombre de nos concitoyens, en quelque Église qu'ils soient nés, l'objet d'une admiration instinctivement religieuse, une consolation, un refuge, une espérance. Bien des personnes qu'épouvantent les périls de l'époque actuelle cherchent, dans la parole et la personne du Christ, un abri et une force. Le peuple, les petits et les pauvres aiment, admirent, révèrent le charpentier de Nazareth qui tonna contre les hypocrites et les oppresseurs, contre la dureté des riches égoïstes et les dédains insolents des faux dévots; qui, hors de là, se montra si doux et si tendre pour toutes les misères humaines, avec qui les humbles, les cœurs froissés et déchirés se sentaient à l'aise, et par qui tout homme de bonne volonté, quelque ignorant qu'il fût, quelque coupable qu'il eût pu être antérieurement, se voyait accueilli, relevé,

ennobli. Le peuple a une compassion profonde pour tout ce que Jésus eut à souffrir de la part des prêtres, des grands et des scribes coalisés contre lui, et c'est avec une colère passionnée qu'il les voit mendier son supplice auprès d'un pouvoir militaire étranger, la honte et le fléau de la patrie.

Petits ou grands, la plupart de ceux pour qui la vie est une lutte difficile et douloureuse, sont tentés de se rallier autour du Christ : pour eux, sa parole, son exemple, son amour, sont toujours pleins de vie, d'autorité et d'un charme suprême.

Mais il existe un autre Christ, celui de toutes les orthodoxies, celui que proclame la théologie des dogmatiseurs, celui dont le moyen âge a fait le pivot de sa théocratie. C'est sous l'image du crucifix qu'on affecte de nous le montrer surtout, et l'on nous parle beaucoup plus de l'effusion de son sang que de son enseignement ou de son exemple, beaucoup plus de sa mort que de sa vie, à moins cependant qu'on nous le fasse voir, juge terrible des vivants et des morts, plus semblable à un Jupiter irrité, à un

Pluton vengeur, qu'à celui qui aimait à redire : *Venez à moi, je suis doux et humble de cœur.* Le Christ mort et le Christ déifié révoltent, il faut avoir le courage de le reconnaître, la conscience de notre siècle ; il n'y croit plus, il ne veut pas, et le voulût-il, il ne peut pas y croire. Souvent c'est avec des cris de triomphe qu'il s'éloigne de ce Christ. Le christianisme est mort, s'écriaient avec joie il y a trente ans saint-simoniens et fouriéristes ; le christianisme est mort, répètent à grand bruit, de nos jours, des matérialistes, des positivistes, des sceptiques. D'autres fois, au contraire, notre temps se désole, se désespère d'avoir perdu le Rédempteur, et peut-être, quand la postérité se demandera quel est le sentiment ou la pensée que la poésie du XIXe siècle a exprimée avec le plus de profondeur, d'originalité vraie et de puissance, elle citera les lamentables et sublimes accents de celui de nos poëtes qui a dit des hymnes de la douleur :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Jamais, en effet, le regret déchirant de la foi absente n'a inspiré à personne des gémissements plus pathétiques, une plus tragique et plus amère ironie. Rappelez-vous, en frémissant, cette page désolée placée en tête d'un poëme immonde comme une protestation éloquente de la conscience humaine contre sa propre misère.

O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière,
Dans tes temples muets, amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;
Et je reste debout sous les sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe, en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte.
Je suis venu trop tard, dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres,
De leurs illusions les peuples réveillés ;
L'esprit des temps passés errant sur leurs décombres
Jette au gouffre éternel tes membres mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé ;
Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé.

Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière

Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi.
O maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie.
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?
Nous sommes aussi vieux qu'aux jours de ta naissance ;
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense,
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes ?
Où donc le vieux saint Paul, haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins ?
Où donc est le cénacle, où donc les catacombes ?
Avec qui marche donc l'auréole de feu ?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine ?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine ?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?

Qui de nous ? Aucun. Malheureux et grand poëte, tombé du doute dans le vice, mort usé avant l'âge par toutes les ivresses qui dégradent, je te plains, et j'espère, je crois que dans une autre vie, ton âme, si richement douée par Dieu et si déplorablement souillée par toi, sera régénérée, purifiée par la vérité et le devoir. En t'écoutant, ô Musset ! ce que je suis tenté de maudire, ce n'est pas toi ; ce

sont les maîtres qui t'ont si mal instruit : Voltaire d'abord, auquel tu reproches avec tant d'amertume son cruel sourire ; et cependant Voltaire aussi fut dupe toute sa vie d'un christianisme défiguré comme à plaisir par les maîtres de son enfance. Ce que je suis tenté de maudire quand je lis vos pages impies à tous deux, beaux génies égarés, c'est ce système d'autorité, d'orthodoxie, qui a soulevé justement votre conscience et votre raison, et vous a armés en guerre contre l'Évangile dans l'intérêt des consciences opprimées et des esprits aveuglés.

Il faut le reconnaître, en effet, et c'est là l'enseignement infiniment grave qui résulte pour nous avec une irrésistible évidence, de ce coup d'œil jeté sur les opinions de notre temps : il existe aujourd'hui et depuis longtemps deux christianismes et deux Christ. L'un c'est le Christ des légendes et des sacristies, dont la croix et la divinité font trop souvent oublier la parole et la vie. C'est à lui que s'adressent les terribles et véridiques sentences du poëte ; c'est celui dont *la gloire est morte* ;

c'est le crucifix déifié, *le cadavre céleste* que *les clous du Golgotha soutiennent à peine*, et qui *tombe en poussière* sous nos yeux chaque jour.

Mais l'autre, le Christ vivant et vrai, le Jésus de l'Évangile, de l'histoire, de la conscience, celui qui a prononcé le sublime sermon de la montagne et des fables exquises, divines de simplicité, de lumière et d'amour, comme la brebis égarée ou l'enfant prodigue, celui-là est réclamé par l'âme humaine, autant et plus de nos jours qu'autrefois; elle voit en lui son Maître, son Libérateur, son salut, son idéal réalisé.

A ces deux types si différents se rattachent toutes les conceptions diverses du christianisme. Sous ces deux chefs viennent se ranger les innombrables variétés de la religion chrétienne, toutes les Eglises, toutes les sectes, tous les schismes, les orthodoxies diverses et les hérésies sans cesse renaissantes.

En deux mots, pour les uns, le christianisme est une religion dont Dieu seul est l'objet, mais dont Jésus est l'auteur, le fondateur, la source;

une religion qui a été la sienne, qu'il a enseignée, propagée, dont il a vécu, dans laquelle il est mort. Aussi s'agit-il bien moins, pour ceux qui la professent après lui, de contempler son cadavre, de baiser ses plaies ou d'adorer sa divinité, que de l'écouter et de l'aimer, de lui obéir et de lui devenir semblable; ce qui importe infiniment plus qu'aucun dogme, c'est son enseignement, son exemple, son esprit.

Pour d'autres, au contraire, le christianisme est une religion dont Jésus-Christ est lui-même l'objet, qui s'est formée, développée, construite pièce à pièce avec des dogmes dont il a été l'occasion. Dès lors sa morale, ses actes, ses conseils et ses exemples importent beaucoup moins que sa mort, considérée comme un sacrifice expiatoire par lequel est sauvé quiconque y croit, ou sa divinité reconnue égale à celle de son Père.

Telles sont les deux théories qui se disputent aujourd'hui le monde chrétien, et je mets en fait que l'une marche en sens inverse de l'autre, que la première gagne les cœurs et grandit, tandis que l'autre est en pleine décadence.

C'est justice qu'il en soit ainsi. Le christianisme des subtilités dogmatiques, de la théocratie cléricale, du cadavre divin, parle surtout à l'imagination, à la peur ; il ébranle les sens, il asservit la pensée, il aboutit surtout à la domination. C'est pourquoi notre siècle s'insurge à bon droit contre lui.

Le christianisme de l'Évangile, au contraire, la parole du Christ vivant, s'adresse uniquement à la conscience religieuse et morale, et ne tend qu'à nous régénérer, à nous élever au-dessus de nous-mêmes, à nous rapprocher de Dieu.

Il est facile de s'expliquer comment s'est formé, aux dépens du Christ de l'histoire et de l'Evangile, le Christ mythologique et officiel de l'Eglise. Un fait que ne peut contester aucun esprit impartial, c'est que Jésus de Nazareth, qui produit aujourd'hui encore une puissante impression sur ceux qui lisent sa parole, saisissait d'admiration et de respect ceux qui le virent et l'écoutèrent. C'est à lui qu'un Nathanael disait, dans un transport d'enthousiasme et de foi : *Maître, tu es le fils de Dieu, tu es le*

roi d'Israël; et un saint Pierre : *Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant.* C'est à lui que les sergents du temple envoyés pour l'arrêter rendaient ce témoignage : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme;* et le centurion qui avait présidé à son supplice, cet hommage presque involontaire : *Certainement celui-ci était fils de Dieu.* Bientôt cette impression si vive de vénération et d'amour fut discutée, analysée, par ceux mêmes qui l'éprouvaient. On en chercha une explication ; on en trouva plusieurs, et nos livres saints en contiennent jusqu'à trois bien distinctes.

La plus ancienne, la seule générale, la seule qui se trouve également rapportée dans nos quatre Evangiles, c'est cette vision de Jean-Baptiste qui, au moment où Jésus reçut de lui le baptême, crut voir, dans un moment d'extase, l'Esprit divin descendre comme la colombe pour s'arrêter sur Jésus. On s'expliquait ce qu'on trouvait de divin en Christ par la présence ininterrompue, constante, de l'esprit de Dieu en lui; mais on ne se contenta point de cette explication, et il en surgit deux autres, à l'une ou

l'autre desquelles se rattachèrent la plupart des chrétiens et plusieurs même des apôtres.

Une deuxième interprétation inconnue à deux évangélistes sur quatre, à saint Marc et saint Jean, ignorée également de saint Paul, mais attestée par saint Mathieu et par saint Luc, veut que Jésus ait eu pour père, non pas un homme, mais l'Esprit divin. Il est impossible de ne point s'étonner que saint Paul et surtout saint Jean, sans cesse occupés d'élever aussi haut que possible la grandeur divine de leur maître, aient oublié, s'ils l'avaient connu, dans tous leurs écrits, un argument, un fait qui devait paraître si décisif.

Enfin, un troisième système se forma parmi les sectateurs nombreux, à Alexandrie et en Judée, des doctrines néo-platoniciennes. Non-seulement Platon personnifiait nos idées, mais ses adeptes hébreux appliquaient tout particulièrement sa méthode aux perfections divines. Chacun des attributs divins, lumière, gloire, vie, plénitude, sagesse, devenait une émanation de Dieu distincte et personnelle, formant ainsi, de lui à nous, une chaîne non interrompue

d'êtres mystérieux participant toujours moins à la nature divine. Le premier de tous, le Verbe ou la parole, fut identifié à Jésus-Christ qui, sous ce nom, avait régné avec Dieu, dès avant la création dont il avait été l'instrument. C'est encore saint Paul, mais bien plus saint Jean, qui adopte ce système, s'efforçant ainsi, comme on l'a fait en tout temps, d'appuyer le christianisme sur les doctrines les plus répandues de la philosophie alors régnante.

Ces trois théories différentes furent également adoptées par l'Eglise, sans qu'elle se mît en peine de les accorder entre elles. Dès lors elle prit à tâche d'élever aussi haut que possible la divinité du Christ ; les païens mêmes l'y obligèrent en quelque sorte, par l'analogie inacceptable qu'ils prétendaient établir entre le nom de *Fils de Dieu* attribué à Jésus et leurs héros, leurs demi-dieux, fils comme Hercule ou Enée, de telle ou telle divinité secondaire du polythéisme. Le Fils, rapproché toujours plus du Père, lui fut enfin égalé, et malgré l'indignation avec laquelle il avait repoussé tout hommage de ce genre, jusqu'à rejeter l'épithète

de *bon* comme n'appartenant qu'à son Père seul, les symboles officiels de l'Église finirent par le déclarer absolument égal au Dieu suprême; on autorisa ces expressions qui révoltent mon sens religieux : « Dieu naquit à Bethléem, Dieu souffrit sous Ponce-Pilate, Dieu mourut sur le Calvaire. » En 431, au concile d'Éphèse, on combla la mesure en donnant à Marie le titre choquant, irréligieux, de *Mère de Dieu* (1).

Je vous le demande, est-il possible de supposer qu'une définition aride, inintelligible de la divinité de Jésus-Christ, le proclamant *Dieu de Dieu, lumière de lumière, non créé, mais engendré de toute éternité;* est-il possible, dis-je, d'imaginer qu'une telle doctrine éclaire les esprits, touche les cœurs, régénère les consciences pécheresses? Y a-t-il système au monde plus abstrait, plus sec, moins humain et moins utile ?

Ce n'est pas dire assez. En divinisant ainsi le Christ, j'affirme, j'affirme d'après ma propre expérience, et comme chrétien, et comme pas-

(1) Note 4, à la fin du volume.

teur, qu'on rend la religion de Jésus moins édifiante, moins morale, moins religieuse en un mot. Plus d'une fois, auprès d'un lit de souffrance et de mort, au moment même où, à d'autres égards, se manifestait à mes yeux la puissance du christianisme pour apporter la consolation et le courage à celui qui meurt, j'ai vu écarter les touchants et sublimes exemples de Jésus au nom de sa divinité. Quand je le montrais en Gethsémanè, dévoré d'angoisses terribles, couvert d'une sueur sanglante, mais trouvant dans la prière la force d'accepter la volonté du Père et de se dévouer à toutes les horreurs qui l'attendaient; quand je le montrais criant à Dieu au milieu de ses larmes : *Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne de moi, que ta volonté soit faite et non la mienne!* Et quand ensuite j'engageais un affligé, un malade, un mourant, à se soumettre et à se vaincre comme Jésus, on m'a répondu avec désespoir : *Il le pouvait : il était Dieu!* Et quoi! est-ce donc un Dieu, cet être qui prie, qui pleure, qui tremble, qui sue le sang! S'il est homme, au contraire, son

exemple m'oblige, sa douleur me touche profondément, sa sublime prière passe sur mes lèvres avec toute l'autorité d'un tel exemple, et je sens qu'après avoir lutté et pleuré comme lui, ma conscience exige que je me relève comme lui, plein de calme et de force, de mansuétude et d'abnégation. Je ne sais rien de si consolant, de si grandiose que cette scène, pourvu que tout y soit réellement humain.

Absorber Jésus en Dieu, c'est le perdre, et voilà pourquoi, dès qu'on a identifié le Fils au Père, ce besoin instinctif qu'éprouve la faiblesse humaine d'un conducteur pour l'amener à Dieu, lui fait chercher d'autres intermédiaires, un saint tutélaire, un ange gardien, Marie surtout; Marie, pour qui le catholicisme est bien près d'achever la même évolution, et qu'après Jésus-Christ elle a déjà élevée hors des limites de l'humanité. Bien plus, on a fini, ô déraison ! ô blasphème! par représenter ces intercesseurs secondaires, et surtout Marie, comme détournant de nous par leur miséricordieuse intervention, la colère, la vengeance du Fils et du Père. C'est ainsi qu'un de nos cardinaux, il y a

quelques années à peine, représentait, dans un mandement fameux, le christianisme comme une religion dure, terrible, sanglante, qui avait eu besoin d'être *adoucie* par la dévotion à la Vierge. C'est ainsi encore que, dans plus d'une église catholique, on peut voir, et j'ai vu, à diverses reprises, Jésus représenté par les maîtres de l'art, comme un dieu païen voulant foudroyer le monde, tandis que Marie, sa mère, lui montre, pour l'apaiser, le sein qui l'a allaité, ou tandis que tel ou tel bienheureux de prédilection, saint François, saint Dominique, couvre le globe terrestre de sa robe de moine, et le protége ainsi contre le Sauveur. Ah! je l'avoue, devant ces détestables aberrations, devant ces odieux outrages par lesquels on calomnie celui qui fut doux et humble de cœur, j'ai besoin de me rappeler sa prière pour ses bourreaux, et de redire à Dieu, comme lui : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!* (1)

Jésus avait prévu qu'on abuserait de sa gloire et qu'on substituerait, à des devoirs essentiels

(1) Note 3 ; à la fin du volume.

envers Dieu et l'humanité, de vains hommages rendus à sa personne. *Ce ne sont pas*, dit-il expressément dans le sermon sur la montagne, *ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume de Dieu, mais ceux qui font la volonté de mon Père.* Admirables paroles qu'on peut lire en plus d'un endroit de nos Evangiles, et que beaucoup de gens ne veulent pas comprendre. Ne nous en étonnons pas. Autant il est difficile, autant il en coûte à notre faiblesse et à nos passions d'obéir, de ressembler à Dieu, de faire la volonté du Père; autant il est aisé de céder à un entraînement bien naturel d'enthousiasme et de reconnaissance pour Jésus, en l'appelant *Seigneur*, *Seigneur*, égal au Père, Dieu béni éternellement et Créateur du monde. C'est substituer des génuflexions à des progrès; la forme, faussée par l'exagération, au fond et à la réalité; et pour employer une expression sévère, mais juste, c'est éconduire à force d'hommages ou retenir à la porte de sa demeure, sous prétexte de l'honorer, celui qui veut y entrer pour tout y transformer.

Il n'est pas permis de confondre Jésus avec le Père. Jamais personne ne fut si essentiellement religieux que Jésus. Or, ce serait une contradiction dans les idées et un contre-sens dans les mots que de se représenter Dieu religieux. Si la religion, comme on n'en peut douter, est le mouvement des âmes vers Dieu, l'aspiration consciente vers l'infini, l'ensemble de nos relations avec notre Père céleste, ce mot n'a plus de sens dès qu'on veut en faire un attribut non plus de l'homme, mais de Dieu lui-même. Qu'est-ce qu'un Dieu qui adore, et cependant qui a jamais adoré avec autant de ferveur réelle, avec un si puissant élan vers le ciel que Jésus-Christ? Dans cette prière si émouvante que je rappelais il y a un instant, est-il possible de méconnaître la pleine réalité de l'adoration et de la lutte par laquelle Jésus s'efforce de soumettre sa propre volonté à la volonté de son Père? A-t-on jamais exprimé plus nettement, avec plus de force, le contraste de deux volontés? Jésus voudrait ne pas boire l'horrible calice; Dieu veut, au contraire, qu'il achève l'œuvre admirable de dévouement poursuivie

jusque-là avec tant d'héroïsme, et le Christ, résistant à la tentation de s'épargner lui-même, soumettant par un effort héroïque la chair et le sang à l'amour et à l'esprit, obéit en frémissant, adore la volonté qui l'immole, et s'écrie : *Que ta volonté soit faite, et non la mienne!* Rien de plus vrai, de plus moral, de plus religieux, parce que rien n'est plus humain. Ce n'est pas un Dieu qui lutterait, prierait et triompherait ainsi.

La religion de Jésus peut être facilement ramenée à un petit nombre d'idées aussi simples que grandioses. Le nom même par lequel il l'a toujours désignée est caractéristique; il ne l'a jamais nommée que le *règne de Dieu*, le *royaume de Dieu* ou *des cieux* sur la terre. Faire régner le Père dans les consciences et dans les cœurs, tel était son but unique, son active et constante préoccupation. Ce règne tout intérieur n'a rien de commun avec la contrainte ou la force. Le royaume de Dieu ne vient point avec apparence ou avec éclat; le *royaume de Dieu est au dedans de nous*. Dieu

règne par l'amour, c'est par l'amour qu'il veut être servi, et l'amour que Jésus commande n'a rien de commun avec cette dévotion des égoïstes qui ne songent qu'à leur propre salut. Jésus veut régénérer le monde par un double amour de l'homme pour Dieu et pour ses frères. Cet amour est le principe de la vie nouvelle, de la vie de l'esprit, fondée tout à la fois sur le pardon que Dieu accorde au passé et sur l'alliance secourable qu'il conclut avec la conscience humaine pour le présent et pour l'avenir.

Entre Jésus et tous les fondateurs de religions, de morales ou de philosophie, la différence essentielle, c'est qu'il s'est montré à la hauteur de cette sublime doctrine par son caractère et dans sa vie. Dieu régnait en lui : *Ma nourriture*, disait-il, *ce qui me fortifie, ce dont je vis, c'est de faire la volonté de mon Père.* Jamais la pensée de Dieu, son amour, sa présence ne lui ont fait défaut. *Je ne suis jamais seul*, disait-il, *le Père est avec moi.*

De même que vivre, pour lui, c'était faire la volonté de son Père, mourir c'était, pour lui, *remettre son esprit entre les mains de son*

Père. Et comme il aima Dieu, il aima les hommes ses frères. Juif de naissance, il porta à sa patrie l'intérêt le plus énergique et le plus tendre. *Jérusalem, Jérusalem*, s'écriait-il en versant des larmes, *combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; mais vous ne l'avez pas voulu.*

Le pardon est la grande nouveauté que Jésus apporte au monde ; c'est la bonne nouvelle, c'est l'Évangile même. L'antiquité tout entière, païenne et juive à la fois, avait vécu de l'idée d'apaiser Dieu irrité, comme un monarque d'Asie ou un satrape, par des présents. C'étaient d'abord, comme dit un poëte romain, un peu de blé et quelques grains d'un sel pur et brillant; c'étaient des fruits, des fleurs, des gâteaux. On sacrifiait, en mettant de côté pour Dieu, et en déclarant *sacré* pour que nul n'y touchât, ce qu'on donnait à la Divinité. Bientôt l'homme, apprenant à se nourrir de chair, fit à ses dieux leur part de ses repas. Alors il fallut tuer pour adorer; et le sang répandu des victimes devint le signe, le gage de l'apaise-

ment du courroux céleste. Quand vint Jésus, des consciences bourrelées s'étudiaient en vain à varier, à rendre cruelles, à compliquer, pour les rendre efficaces, ces expiations sanglantes. Il semblait que la colère d'en haut eût besoin de souffrances et de mort pour se satisfaire. Il fallait bien que Dieu se vengeât, car la vengeance était plus qu'un droit, un devoir.

Tout cet ordre d'idées fournit aux apôtres des images frappantes et colorées. Les sacrifices et les expiations ayant cessé pour le chrétien, on a comparé éloquemment Jésus à une victime auguste et dernière, qui rendait inutile tout autre sacrifice et qui avait apaisé pour toujours la vengeance de Dieu. Mais ces métaphores saisissantes ont un grave défaut; elles sont trop juives; elles prêtent à Dieu la colère et la vengeance. L'enseignement de Jésus est plus simple, plus grandiose et plus touchant à la fois. Selon lui, Dieu aime la brebis égarée; le bon pasteur la cherche, et quand enfin il la trouve, il triomphe. Le père de l'enfant prodigue, court au-devant de lui et remplit sa maison de chants et de danses, en l'honneur de ce

fils perdu qui est retrouvé, de ce fils mort revenu à la vie. Le pardon gratuit, sans sacrifice, sans expiation, tel est l'Évangile de Jésus-Christ, la bonne nouvelle.

Citoyen du monde entier bien plus que de la Judée ; humain avant tout, au milieu d'une société divisée de toutes parts par des barrières séculaires, il les renversa toutes, il embrassa dans un même amour l'humanité entière, le Juif et le païen, le Grec et le Romain, comme l'Israélite, le fils de la civilisation comme le barbare, l'étranger comme le citoyen, l'esclave comme l'homme libre. Ses compatriotes haïsaient avec le degré d'implacable aversion et de mépris qu'atteignent en Orient, quand elles ont duré pendant des siècles, les rivalités de race ou de culte, les Samaritains, dont le sang était mêlé, le culte hétérodoxe et la doctrine hérétique ; ce fut chez eux qu'il alla prendre l'impérissable exemple de la charité fraternelle que tous les hommes se doivent entre eux. L'Orient, qui dédaigne la femme et lui interdit de sortir d'une éternelle enfance, s'étonna de l'entendre expliquer à des femmes

les problèmes les plus élevés de la vie et de la foi, et traiter toutes les âmes humaines comme égales devant Dieu. Vous savez avec quelle grâce aimable il accueillait de petits enfants dont on supposait à tort qu'il devait être importuné. On le vit, lui le saint et le juste, au milieu des censeurs les plus rigides, marcher entouré de péagers exécrés, d'hommes et de femmes qui avaient été de mauvaise vie. Souverainement tolérant au sein de la race la plus exclusive que le monde ait vue, il souffrait qu'on enseignât en son nom, même alors qu'on refusait de se rallier à lui : *Ne l'empêchez point*, disait-il du premier schismatique, à ses apôtres indignés, *ne l'empêchez point : qui n'est pas contre nous est pour nous*. Mais tant de condescendance et de bonté permettent-elles de lui attribuer cette mollesse efféminée, cette douceur fade et banale qu'on lui a prêtée quelquefois? L'indignation lui manque-t-elle? Relisez, si vous le croyez, cette scène saisissante et terrible où il balaya du temple, avec une autorité que nul n'osa contrôler, les vendeurs qui faisaient de la religion métier et marchan-

dise. Relisez surtout ce discours formidable où il éclate en malédictions contre les hypocrites et les oppresseurs, contre les Pharisiens qui *imposent aux autres des fardeaux qu'ils ne voudraient pas remuer du bout du doigt;* contre les docteurs qui, *s'étant emparés de la clef de la science, non-seulement n'entrent pas eux-mêmes, mais empêchent les autres d'entrer;* contre les dévots *qui dévorent les maisons des veuves sous prétexte de faire de longues prières. Conducteurs aveugles, race de vipères, sépulcres blanchis dont le dehors paraît beau, mais dont le dedans est rempli de corruption!...* Reconnaissez-le, jamais, nulle part, une voix si intrépide et si redoutable ne s'est élevée avec tant de virilité et de grandeur contre le règne de la force, le despotisme spirituel, l'abus des choses saintes.

Aussi ravale-t-on bien bas la haute dignité du titre de chrétien, quand on le rattache à un dogmatisme quelconque, au lieu de l'attribuer uniquement à la communauté de pensée, de volonté et de vie avec Jésus. Qui est chrétien, en effet? Sera-ce, comme on le prétend trop

souvent, celui qui professe une doctrine correcte et précise sur tel ou tel dogme, sur la nature divine de Jésus, sa résurrection, ses miracles, sa mort? Est-ce là ce qu'il a voulu? Où l'a-t-il dit? A qui l'a-t-il demandé? Peut-on nous apprendre ce que pensaient, sur chaque article de la dogmatique officielle, ces pauvres âmes angoissées, à qui le Maître a dit avec tant d'amour : *Ta foi t'a sauvée, tes péchés te sont pardonnés?* Il a tenu ce langage maintes fois à des êtres qui n'avaient aucune notion ni de sa divinité, ni de sa mort expiatoire, ni de sa résurrection. On peut donc être pardonné, on peut être sauvé, au dire de Jésus lui-même, autrement que par sa divinité, sa résurrection ou sa mort, pourvu qu'on ait ce qu'il reconnaissait en ces infortunés auxquels il ouvrait le ciel. Et qu'avaient-ils donc, si ce n'est une conscience touchée, repentante, aspirant à Dieu, saisissant avec une avide et humble reconnaissance le pardon, le secours, l'immense amour, la vie éternelle que Jésus leur offrait? Qu'avaient-ils, si ce n'est l'ardent désir, la ferme volonté d'être du royaume de Dieu? Et s'il en

était ainsi au temps de Jésus, comment douter un seul moment qu'il en soit de même à toutes les époques, de nos jours, pour nous? On était chrétien du temps de Jésus et selon son autorité, dès que la conscience et le cœur entraient à sa parole, sous son influence, dans les rapports véritables, féconds, étroits, qu'il établit entre nous et Dieu. Quant aux problèmes d'histoire, quant aux complications du dogme, ni en ce temps-là, ni aujourd'hui, ce ne sont eux qui font le chrétien. Aussi je vous déclare qu'il existe, à ma pleine connaissance, d'un côté, et ceci nul n'osera le contester, des orthodoxes en grand nombre se disant catholiques ou se croyant protestants, qui cependant n'ont de chrétien que le nom; et d'un autre côté de véritables chrétiens unis de cœur avec Jésus et par Jésus avec Dieu, pleins de foi, de charité, qui se trompent gravement à mes yeux, et aux yeux de toutes les Églises connues, en niant des faits évangéliques d'une haute importance, ou des dogmes longtemps considérés comme les plus essentiels de tous : à ceux-là, j'en suis profondément convaincu, Jésus dirait, en les voyant

aimer chrétiennement, souffrir chrétiennement, se dévouer chrétiennement, se vaincre chrétiennement : *Ta foi t'a sauvé, tes péchés te sont pardonnés*, tandis qu'aux autres il déclarerait avec douleur qu'*ils ne savent pas même de quel esprit ils devraient être animés*. L'esprit du Christ, tout est là en effet ; et avant de substituer à cette religion pratique, vivante, que Jésus-Christ a fondée, pratiquée, enseignée, la religion de théologiens et de dominateurs dont il est le Dieu malgré lui, il eût fallu effacer de l'Évangile des mots comme ceux-ci : *Où est l'esprit du Seigneur est la liberté, et si quelqu'un n'a pas l'esprit de Christ, il n'est pas à lui.*

Il est tout un côté de mon vaste sujet que je renonce malgré moi à aborder aujourd'hui.

Je voudrais vous dire non-seulement ce qu'est Jésus, mais ce qu'est son œuvre, ce qu'il a fait pour l'humanité et pour nous. Je vous le montrerais dans l'histoire, arrêtant d'une main puissante le genre humain dans une décadence plus rapide et plus universelle en son temps qu'en tout autre, et par la bonne nouvelle du

pardon divin, de la paternité de Dieu et de la fraternité des hommes, poussant l'humanité renaissante dans la voie sans terme du relèvement et de tous les progrès.

J'aimerais plus encore à vous le faire voir dans l'œuvre intérieure de la régénération morale et religieuse, sauvant les âmes désespérées, accablées du fardeau irréparable de leurs péchés et de leur incurable faiblesse, et leur communiquant la vie nouvelle de l'esprit et de l'amour, les reliant par des chaînes de miséricorde et de lumière à ce Dieu qu'elles redoutaient, et leur donnant la force de marcher éternellement à lui, de progrès en progrès, de sanctification en sanctification.

Mais je dois me borner à un point, avant de finir. Êtes-vous tentés de m'adresser cette question qui, dans le monde, est si souvent posée ou même résolue pour autrui, légèrement et le plus souvent, sans que ceux qui la posent ou la résolvent, la comprennent? Me demanderez-vous si je crois à la divinité de Jésus-Christ?

Pour éviter toute ombre d'équivoque, cette

question, que vous ne songiez pas peut-être à m'adresser en ce moment, je l'accepte et j'y réponds avec la plus entière franchise.

Mais je ne puis y répondre par un seul mot, parce qu'elle est prise à chaque instant dans des sens très-divers. Peu de personnes entendent par la divinité de Jésus-Christ ce que toutes les orthodoxies catholiques et protestantes leur commandent d'y voir : l'égalité absolue du Fils avec le Père, égalité qui aurait existé de toute éternité. La plupart prennent le mot dans un sens adouci, qu'on ne précise jamais, et l'on s'emporte contre quiconque n'accepte pas sans explication un terme dont le sens est si variable.

Parfois je serais tenté de la résoudre en un seul mot, et par une négation péremptoire. C'est l'effet naturel des tentatives d'intimidation, d'insinuations malveillantes. Mais je veux rester entièrement maître de ma pensée, et je ne reconnais à personne, ni le pouvoir de me faire affaiblir par des menaces l'expression de mes convictions, ni celui de m'en faire exagérer ou fausser la portée.

Avant tout, je nie la divinité de Jésus-Christ dans le sens où il eût été le premier à la nier lui-même. Je répète que Dieu seul est Dieu, et qu'il n'est ni deux, ni trois, mais un. Je me rattache de toutes mes forces à l'antique, à l'éternel monothéisme. Je veux sauver avant tout l'unité de Dieu. Je regarde comme entaché de contradiction et de blasphème tout dogme qui partage la Divinité.

Et cependant il ne m'est pas possible, loyalement, sincèrement, de me réfugier d'un extrême dans l'extrême opposé. En un sens, il n'y a pas d'abîme entre Dieu et nous. La conscience, l'idéal, le sens religieux, la raison même, sont *des lampes divines* allumées en nous par Dieu même. Êtres finis, nous portons en nous l'idée de l'infini, nous aspirons à lui. Hommes, hommes mortels et pécheurs, nous sommes cependant les enfants immortels et à jamais perfectibles du Dieu éternel et parfait.

Jésus l'a été à un degré exceptionnel, unique, divin. Quand je relis ses sublimes et mâles discours, je l'y trouve immensément, incom-

mensurablement supérieur à tout ce qui l'entoure, aux Juifs de son siècle, aux sages de la Grèce, aux Romains maîtres du monde, à ses disciples et même aux plus grands, les saint Jean ou les saint Paul; à tous ses continuateurs, même les plus illustres et les plus saints. Je le trouve si supérieur à la sagesse moderne, à la morale de nos jours, aux religions existantes, y compris toutes celles qui dérivent de lui ; je le vois si étroitement et si réellement uni à Dieu, je le vois si grand, si simple, si bon, si pur, si humain, que je souffre quand je l'entends déclarer mon égal ou le vôtre, et que je reconnais en lui, avec ravissement, le Chef et le Maître de l'humanité, le Rédempteur ou Libérateur, le Frère aîné, le Roi des hommes, le Fils de Dieu par excellence ; je ne puis m'empêcher de le reconnaître, quoique très-réellement homme, aussi parfaitement divin qu'il est possible de l'être sur la terre, et cent fois plus que je n'aurais su l'imaginer.

La conscience humaine; qui se sent en sa présence, à la fois libre et gagnée, charmée et ennoblie, acquiesce avec joie, avec amour à sa

sainte parole, adopte avec gratitude pour drapeau, pour type, pour sauveur, sa personne vénérée et chérie. Elle trouve en lui tout ce qu'elle cherchait, *la vérité et la vie* normale, c'est-à-dire, en un seul mot, *le chemin* qui mène à Dieu. Elle s'attache à lui avec une foi profonde pour la vie, pour la mort, pour l'éternité.

Pensez donc tous, de lui, de sa personne, de ses miracles, de sa mort, de sa résurrection, de sa divinité, je ne dis pas ce que vous voudrez, je dis ce qu'après un sûr et sévère examen vous pourrez en penser; mais aimez-le, vénérez-le, obéissez à ses préceptes, imitez ses pures et fortes vertus, son amour pour ses frères et pour son Dieu; efforcez-vous de grandir à sa ressemblance et à sa stature; vivez comme lui, mourez, s'il le faut, comme lui. Et Dieu, couvrant de sa charité vos misères morales, accomplira éternellement, pour vous, cette sublime prière de Jésus rapportée par saint Jean, prière qui serait un blasphème si Jésus était Dieu, puisqu'elle nous appellerait

tous à le devenir comme lui, mais qui, dans l'ordre d'idées que je vous ai exposées, est aussi juste que pleine d'amour : *Que tous soient un ! Comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, qu'eux aussi soient en nous ! Amen.*

LA CONSCIENCE

ET L'ÉGLISE

V

La conscience et l'Église.

Dans toutes les choses humaines, science ou politique, religion ou philosophie, beaux-arts ou littérature, il n'est peut-être pas d'illusion plus fréquente que celle qui consiste à s'imaginer que l'on a trouvé une solution, tranché une difficulté grave, quand on a supprimé un des termes du problème. Tout serait simple si, dans chaque question, on n'avait à considérer qu'un seul principe général et essentiel. Mais, dans tout ce qui inquiète les esprits, agite les consciences et trouble le repos du monde, se

trouvent toujours engagés à la fois plusieurs principes qui ne se laisseront point impunément méconnaître, et qui se vengeront tôt ou tard en renversant l'édifice que l'on aura laborieusement construit sans eux. En pareil cas, le conseil de Bossuet (1) doit être rigoureusement suivi par tout esprit sérieux et désireux d'arriver à la vérité. Si vous êtes sûr que telle idée fondamentale, tel fait général est vrai, n'y renoncez jamais à aucun prix ; et si tel autre, également important dans la question qui vous occupe, est également certain, restez-y fidèle aussi, quoi qu'il arrive. Courez au secours de celui des deux principes qui peut être en danger, mais sans jamais oublier les droits de l'autre; tenez ferme des deux mains les deux bouts de la chaîne, même si vous ne pouvez voir en quel point et de quelle manière ils s'unissent.

Un seul exemple suffira pour montrer combien ce précepte est fondé. Rien de moins aisé assurément que de faire leur légitime part, dans un domaine quelconque de l'ac-

(1) Note 6, à la fin du volume.

tivité ou de la pensée humaine, à l'autorité et à la liberté. Mille fois, pour en finir avec cette redoutable énigme, on a essayé de sacrifier l'un des deux termes à l'autre, de nier, soit la liberté, soit l'autorité; mais jamais, par ce moyen, on n'a trouvé et jamais on ne trouvera le repos : quand on a procédé ainsi, tout est toujours à recommencer.

Une des formes délicates et périlleuses de cet antagonisme, apparent au moins, entre des nécessités égales, c'est, en toute société, quelle qu'elle soit, la conciliation des droits collectifs de l'association elle-même avec les droits personnels de chacun de ses membres. C'est à cela que se réduisent toutes les complications de la politique intérieure des États. Mais, entre toutes les associations imaginables, celle où la difficulté prend les proportions les plus menaçantes et entraîne les plus graves conséquences, c'est l'Église.

D'un côté, l'individu seul, au moins en matière de religion, est pleinement réel; la conscience individuelle, nous l'avons constaté à chaque pas depuis le commencement de cette

série d'entretiens, la conscience est souveraine; tout ce qu'elle ne peut pas croire n'existe pas pour elle : personne n'a aucun droit, bien plus, personne n'a aucun moyen de forcer une conscience humaine à admettre ce qu'elle ne peut pas croire, à trouver bon ce qu'elle blâme, à regarder comme mauvais ce qu'elle approuve. La seule réalité pleine et entière, vivante et souveraine, dans la société religieuse, c'est la conscience, c'est l'individu. Tout ce qui est foi collective, décrétée, officielle, a plus ou moins, pour chacun et pour tous, un caractère conventionnel, une forme fictive; car chacun, s'il était seul à exprimer sa foi, le ferait, selon ses expériences ou ses besoins personnels, autrement que ne l'a fait une autorité quelconque.

D'un autre côté, on peut répondre avec entière vérité, qu'en religion comme partout, l'individu absolument séparé de l'espèce, l'individu réduit à lui-même et se suffisant à lui-même, est une chimère; que chacun de nous tient plus qu'il ne croit de sa race, de sa famille, de sa patrie, de l'éducation, du milieu moral et même physique au sein duquel il a

vécu et s'est formé. On peut ajouter que presque toujours l'individu a peu de moyens d'action, et que s'il veut faire le bien et répandre le vrai, il faut qu'il s'unisse à d'autres, qu'il multiplie ainsi le peu de forces dont il dispose, et que c'est seulement par l'influence énorme, incalculable, de l'association, que l'homme arrive à exercer un pouvoir réel et durable. D'ailleurs nous avons dû nous élever avec énergie contre l'égoïsme dévot, contre une préoccupation trop personnelle du salut, où le croyant n'aurait en vue que son propre intérêt dans la vie future. Enfin on peut ajouter, quant à l'Église chrétienne, que si jamais il fut une religion au monde qui ait obligé les hommes à s'allier les uns avec les autres, à s'aimer et à s'entr'aider; une religion où la préoccupation égoïste du salut personnel soit une monstruosité odieuse, où notre prochain, à nos propres yeux, ait le même droit que nous d'être aimé, éclairé, sauvé ; s'il est une religion où chacun soit tenu de se donner aux autres, de se dépenser pour tous, c'est la religion de Jésus, et que par conséquent, bien loin de sacrifier l'Église à la conscience

individuelle, notre devoir est de maintenir active, puissante pour le bien, étroitement unie, la sainte communauté des chrétiens.

Je reconnais que ces deux points de vue ont l'un et l'autre une haute valeur. A Dieu ne plaise qu'il nous arrive de mutiler la vérité et de nier un côté des choses; nous en serions justement punis par le manque absolu de solidité des résultats que nous aurions cru établir. Essayons de nous rendre compte de ce qu'est, de ce que doit être l'Église, sans méconnaître ou affaiblir ni les grands avantages que peut nous procurer une libre association religieuse dont Jésus serait l'âme, ni la souveraineté de la conscience, reconnue par nous plus d'une fois et à laquelle rien ne nous fera renoncer.

Que signifie le mot Église, et d'où vient-il? L'idée qu'il éveille, celle d'une assemblée, a quelque analogie avec celle des synagogues dans lesquelles le peuple juif, pendant et depuis la captivité, prit l'habitude de prier, de chanter les psaumes et d'entendre expliquer la loi et les prophètes. Mais le mot Église, qui signifie à

la lettre une assemblée convoquée, une réunion d'appelés, emporte l'idée d'une association permanente à laquelle se joint quiconque s'y sent appelé. Jésus n'a pas voulu seulement jeter dans le monde des idées justes ou des préceptes purs; il a voulu que ses adeptes continuassent à s'unir après lui en une famille de frères; il a appelé l'humanité tout entière à entrer dans cette grande famille dont Dieu est le Père ; il a institué le baptême comme marque d'adhésion ou d'entrée dans le royaume de Dieu, et la sainte cène tout à la fois comme le mémorial de sa personne et de son œuvre, et comme l'acte toujours renouvelé d'une double alliance entre chaque chrétien et Dieu, entre chaque chrétien et tous les autres.

Notre antique confession de foi de la Rochelle définissait l'Église, la *compagnie des fidèles;* disons plus simplement encore : c'est l'assemblée des chrétiens. Nul ne le conteste, jusqu'ici tous sont d'accord; mais qui est fidèle, qui est chrétien, et par conséquent qui est de l'Église ? C'est ici que l'on diffère ; cependant toutes les réponses à cette question peuvent se

réduire à trois ; il existe trois types différents auxquels toutes les Églises se rattachent.

Selon le premier, celui-là seul est fidèle ou chrétien qui est reconnu tel par le gouvernement de l'Église. Tous les membres de la chrétienté sont considérés comme des mineurs, dont la tutelle spirituelle est censée avoir été exercée d'abord par Jésus lui-même et léguée ensuite par lui à un corps que l'on aime à confondre avec l'Église, mais qui est seulement le clergé, l'autorité ecclésiastique chargée de penser et de vouloir pour ses administrés, autorité dont le siége a été placé dans la capitale même du monde antique, à Rome. Aussi l'Église romaine affectionne le titre de mère des fidèles, qui implique à la fois, de sa part les intentions les plus pures et les plus tendres, et de la leur l'obéissance filiale, la soumission que doit, à l'âge mûr, une éternelle enfance. La foi catholique tout entière est celle que le saint-siége a déclarée telle, et le fidèle quiconque l'accepte sans restriction, y compris le dogme décrété de nos jours. Malheur à qui s'en écarte ! Écoutez en quels termes le grand Bos-

suet, du haut de la chaire, et devant la fameuse assemblée du clergé de France en 1682, louait le catholicisme de ses rigueurs : « Que vous » êtes donc belle, ô Église sainte! lorsque » vous marchez, Pierre à votre tête, et la » chaire de l'unité vous unissant toute ; abat- » tant les têtes superbes et toute hauteur qui » s'élève contre la science de Dieu ; pressant » ses ennemis de tout le poids de vos bataillons » serrés ; les accablant tous ensemble, et de » toute l'autorité des siècles passés et de toute » l'exécration des siècles futurs ; dissipant les » hérésies et les étouffant quelquefois dans leur » naissance ; prenant les petits de Babylone et » les hérésies naissantes, et les écrasant contre » votre Pierre. » Quel christianisme que celui-là, où les plus cruelles images enfantées par la haine atroce des Juifs contre les païens, haine exaspérée par la captivité, suffisent à peine pour exprimer les colères du catholicisme contre l'hérésie, c'est-à-dire contre la pensée, la science, la liberté, la spontanéité de la foi!

Selon d'autres, ce gouvernement si dur des âmes n'est qu'une usurpation. Est chrétien,

est fidèle quiconque a la foi de l'Église; et cette foi, c'est l'ensemble des dogmes chrétiens qui ont été enseignés avec précision et d'une manière pleinement identique, en tout ce qui est essentiel, par Jésus, les apôtres et leurs continuateurs. Mais ces continuateurs qui sont-ils? Ces dogmes, où les trouver? C'est pour répondre à cette question qu'on rédige des confessions de foi. Le goût des confessions de foi est devenu chez quelques-uns de nos coreligionnaires une véritable manie, et l'on a dit avec esprit que si trois de ces protestants-là se trouvaient réfugiés sur une île déserte, le premier se hâterait de tirer de sa poche une confession de foi, et chercherait à s'entendre avec le second pour imposer sa confession de foi au troisième. Chaque Église autoritaire prétend posséder le vrai mieux que toute autre, en tolère quelques-unes peut-être comme plus ou moins suffisantes, mais condamne toutes les autres comme ayant abandonné la foi. Si ce système est vrai, il nous faudra examiner toutes les dogmatiques une à une, et commencer par prouver que les écrivains mêmes du Nouveau

Testament, les évangélistes, saint Paul, saint Jacques, saint Jean, étaient d'accord sur tous les points essentiels. Or, c'est là une pure fiction, une convention officielle dont tout examen quelque peu sérieux et impartial aura bientôt fait justice. Si les apôtres ont différé, leurs prétendus continuateurs diffèrent bien plus encore ; ils essayent en vain de s'accorder. Toutes les fois que l'on voudra vous imposer l'unité orthodoxe, exigez avant tout que les orthodoxes s'accordent entre eux sur ce qu'ils veulent vous imposer. Le dernier et le plus éclatant essai de ce genre, parmi nous, n'a pu être rédigé qu'en passant sous un silence prudent trois dogmes essentiels à l'orthodoxie : trinité, péché originel et expiation ; et ceux qui l'ont adopté à plusieurs reprises par leurs votes ont manqué, en le faisant, à leurs propres principes, déchiré eux-mêmes leur propre bannière au moment où ils voulaient l'imposer à autrui, et caché quelques-unes de ses couleurs qu'ils déclaraient sacrées (1). Aussi est-ce

(1) Note 5, à la fin du volume.

temps perdu que de réfuter telle ou telle dogmatique orthodoxe ; elles se réfutent, elles se réfuteront de plus en plus l'une l'autre, comme le firent les écoles philosophiques du paganisme à l'époque de leur irrémédiable et rapide décadence.

Reste une troisième conception de l'Église, fondée aussi sur la foi, mais sur la foi définie selon l'Évangile, selon Jésus, et non selon les dogmatiseurs. Quand Jésus disait à de pauvres âmes angoissées : *Ta foi t'a sauvée*, il ne leur parlait ni de Trinité, ni de péché originel, ni d'expiation, ni d'aucun dogme, ni faux ni vrai. La foi n'est pas le dogme ; la foi, dans le sens primitif et seul réel, c'est le sentiment religieux, la vie intérieure arrivant à la plénitude de son efficacité morale et de sa grandeur chrétienne : on voit tous les jours d'humbles âmes la posséder sans théologie, et les docteurs les plus convaincus en manquer. La foi, c'est l'adhésion du cœur, l'élan de la conscience vers le Dieu de Jésus-Christ, vers le Dieu qui pardonne, qui relève, qui sanctifie. Ce n'est pas la vérité déchiquetée en articles numérotés, secs et précis ; c'est

la vérité de l'amour divin, du pardon divin, du progrès éternel et de la paternité de Dieu. Saisie par l'âme, avec une confiance ardente et puissante, cette foi, cette nouvelle et véritable vie pour le temps et pour l'éternité, ont en Jésus leur auteur. Il est *le chef et le consommateur de la foi*, comme disent, en style fort peu intelligible, nos mauvaises versions de la Bible; ce qui signifie que c'est de lui qu'elle dérive et lui qui la porte à son entier développement. Aussi a-t-on défini avec raison l'Église « une société dont les membres s'unissent pour se nourrir de la parole, de l'exemple, de l'esprit de Jésus-Christ. »

Par conséquent est chrétien, est fidèle quiconque est en communion spirituelle avec Jésus-Christ, c'est-à-dire pense et agit selon les principes et l'impulsion qu'il a donnés. Or, personne, à cet égard, n'est juge d'autrui, et de là résulte cette règle : Doit être présumé fidèle et réputé chrétien quiconque se réclame de Jésus-Christ, quiconque se dit fidèle et chrétien. S'il ment, c'est à ses risques et périls; aucune Église n'a le moyen de discerner et d'éviter à coup sûr les hypocrites.

N'est-ce rien, est-ce peu de chose que de se réclamer de Jésus-Christ? C'est beaucoup. Il y a, dans ce fait, dans ce nom, dans cette sublime figure, dans les paroles impérissables du Maître, dans sa vie et sa mort, dans son union avec le Père et avec nous tous, ses frères, un lien puissant, une féconde, une merveilleuse force d'expansion et de relèvement. — Il est inconcevable qu'on le nie.

Au fond, malgré d'énormes et d'éclatantes différences, tous les chrétiens sont de la même religion. Entrez avec moi à Florence, dans le cloître de Saint-Marc; entr'ouvrez la cellule où ce moine, ce dominicain, entouré des images de madones et d'anges qu'il venait de peindre, s'agenouillait avec une touchante piété et une foi profonde pour esquisser une figure du Christ : l'Église catholique l'appelle le bienheureux Jean de Fiesole et l'a surnommé le frère Angélique. Sortons ensuite de ce couvent, et dans cette même ville venez contempler la tombe de Théodore Parker, mort récemment. Ce pasteur unitaire, ce citoyen des États-Unis, a passé sa vie au milieu d'un monde infiniment

différent de celui où vivait six siècles avant lui le peintre des anges. Aucune intelligence n'a plus hardiment lutté, non-seulement contre les notions autoritaires, monacales, catholiques, orthodoxes, qui seules existaient pour le frère Angélique, mais il a porté ses négations jusqu'à l'extrême, nié tout surnaturel et tout miracle ; et cependant, chez ces deux hommes si énormément divers, régnait le même amour pour Jésus-Christ, le même désir de le faire aimer, vénérer, obéir, et d'amener les âmes à Dieu par lui. Ce dominicain rigide entre les moines, et cet unitaire hardi entre les plus hérétiques, ont eu, non-seulement Dieu pour Père comme tous les hommes, mais Jésus pour Maître, accepté et servi avec une égale foi.

Le mot de saint Paul restera toujours vrai. *Le seul fondement* sur lequel les chrétiens bâtissent l'édifice de leur foi, *c'est Jésus-Christ*. Sur cette base, les uns se construisent une demeure d'or, d'argent ou de pierre ; les autres, de bois ou de paille. Le feu ou le temps en fera l'épreuve ; mais celui dont la demeure périra sera sauvé, fût-ce au travers du feu.

Ne refusons à personne, ni catholiques ni hérétiques, le titre de chrétien, et reconnaissons que quiconque se rattache à Jésus peut apprendre de lui à aimer et à se dévouer, à s'élever au-dessus de lui-même et à se rapprocher de Dieu.

Il ne demeure pas moins vrai que les Églises chrétiennes sont profondément inégales. Celles qui ont pour base un gouvernement infaillible et absolu, faisant servir à l'avantage d'un pouvoir de ce monde les forces vives du christianisme, deviennent, avec le temps, le plus redoutable instrument d'asservissement que le monde ait jamais vu, et entrent tôt ou tard dans une guerre à mort avec le progrès et la liberté, quoique progrès et liberté soient inhérents au christianisme lui-même.

De là est née la répugnance absolue, irréconciliable que le catholicisme inspire à la génération actuelle et à l'esprit moderne. Il l'a méritée ; il n'a cessé de la mériter depuis le concile de Nicée et depuis la mort de Priscillien, le premier hérétique martyrisé par des

chrétiens (en 385), jusqu'au *Syllabus* de l'an dernier, où les droits de l'esprit humain et de la souveraine conscience sont attaqués en face et radicalement niés.

Les communions qui ont pour point de départ un ensemble de dogmes entrent aussi, tôt ou tard, mais nécessairement, en collision avec la science, avec les plus nobles besoins des âmes, avec les droits les plus sacrés de la conscience. Alors leurs chefs s'irritent de l'opposition qu'eux-mêmes soulèvent, et ils s'efforcent de la dompter par la violence, l'exclusion, les anathèmes; ce qui produit nécessairement, providentiellement ces deux conséquences : rendre la liberté de pensée et de foi plus populaire chaque jour, et rendre l'illibérale orthodoxie justement suspecte et naturellement odieuse à tout ce qui pense.

Notre Église, qui est égale ou supérieure à toutes celles qui existent, par les persécutions qu'elle a subies, par le nombre et l'éclat des sacrifices qu'elle a faits à la vérité et des martyrs qui ont souffert pour sa foi, a cette autre gloire qu'elle n'est, aujourd'hui, de fait et de

droit, ni une Église de gouvernement, comme le catholicisme, ni une Église de dogme, comme elle-même l'a été jadis. Elle est une Église de conscience et de foi, rien de plus, rien de moins. Il n'existe chez nous aucun tribunal dogmatique en droit d'exclure les libres croyants; on établirait ce tribunal demain, qu'il serait impuissant, car il n'existe aucune loi qu'il pourrait appliquer, aucun code auquel il pourrait en appeler. Notre confession de foi de la Rochelle, signée en 1572 et pendant un siècle par tous, pasteurs, docteurs, professeurs, instituteurs, membres de consistoires et diacres, ne l'est par personne depuis deux cents ans. Aussi notre Église est-elle essentiellement libérale; ses pasteurs ne sont obligés de prêter que le noble serment que j'ai prêté et tenu, de prêcher l'Évangile selon leur conscience, et l'on ne peut jamais dire d'aucun de ses libres ministres : « S'il osait émettre sa propre pensée, il parlerait autrement; sa langue est enchaînée, il ne peut pas ne pas dire ce qu'il dit. » Un véritable pasteur ose dire tout ce qu'il sait; il le dit à tous, sans distinc-

tion de situations sociales, ni de sexe, ni d'âge.

Il n'a pas une morale et une foi pour ceux-ci, une autre pour ceux-là ; et la seule chose qu'il n'ose point, c'est d'enseigner ce qu'il ne croit pas ou d'engager la jeunesse à conserver le plus d'illusions possible, à s'en repaître et à y chercher sa force. Pour nous, la vérité seule est forte ; nous nous souvenons qu'en se berçant d'illusions, on s'endort si bien, qu'on risque de ne plus vivre qu'en rêve, d'oublier son temps et la réalité, et de se réveiller un jour au fond de l'abîme. La conscience ne s'accommode pas d'illusions ; elle est trop virile, elle est trop sérieuse, elle est trop honnête, elle est trop chrétienne pour cela. Elle demande, elle exige, de ceux qui l'éclairent et la nourrissent, la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Elle la veut pour les enfants autant et, s'il était possible, plus que pour les pères. J'affirme devant vous, mes catéchumènes de tout âge, que vos parents, en me confiant votre instruction religieuse, ne m'ont jamais demandé de vous enseigner autre chose que ce que je pense. Nul d'entre eux ne l'aurait voulu ; personne, il

doit m'être permis de le dire, ne l'eût osé, et je n'ai accepté de vous instruire tous, depuis les jeunes enfants de sept ans jusqu'à des prosélytes qui sont mes aînés, qu'avec la ferme volonté de ne jamais vous rien dire qui ne me parût vrai et certain. C'est ainsi que l'entend notre Église libérale.

La conscience, dans l'Église réformée de France, est souveraine de fait et de droit. Cela n'est pas seulement évident, puisque après en avoir été reçu membre, fût-ce dans l'adolescence, vous êtes, dès l'âge mûr et pour la vie, membre et électeur de cette Église, sans que rien puisse vous faire perdre ce droit religieux tant que vous n'avez pas perdu vos droits civils. Mais de plus, la souveraineté de la conscience règne dans nos sanctuaires au moment le plus solennel du culte, et en voici la preuve publique, journalière, officielle, sacrée au plus haut degré :

Où il y a communion, il y a Église. Or, parmi nous, la communion est libre. Communiants de l'Église réformée de France, quel prêtre vous donne, pour prendre part à la cène, un billet

de confession? Où sont les méreaux, ces médailles dont nos pères, au XVIIe siècle, avaient besoin pour y participer, et que les pasteurs ou le consistoire leur refusaient trop souvent? L'accès du rite le plus saint, le plus intime de l'Église, est ouvert à tous. Le pasteur n'a aucun droit d'en exclure qui veut s'en approcher, et le consistoire ne l'a pas plus que le pasteur. La liberté entière, l'unique responsabilité de la conscience personnelle, la sacrificature universelle, chacun étant son juge, son prêtre, son évêque et son pape; voilà chez nous le droit commun. Voilà l'ordre, l'ordre établi et en vigueur.

Dans cette situation glorieuse, en avant des autres Églises par la liberté comme par le nombre de nos martyrs encore récents, quel est notre devoir? Un seul mot le dira: maintenir notre Église à cette hauteur, maintenir en elle l'esprit de Jésus-Christ, les droits individuels de la conscience et la solidarité chrétienne.

L'esprit de Jésus-Christ, d'abord. C'est la raison d'être de l'Église, sa source, sa vie, la

réponse à tous les besoins des âmes; c'est le point de départ d'une religion si supérieure, qu'une foule de paroles et d'actes du Maître ne sont pas encore appliqués ni obéis aujourd'hui, parce qu'ils dépassent trop le point que notre temps peut atteindre. *Où est le Christ*, a dit un Père catholique, *là est l'Église*. Admirable parole, parole profondément chrétienne, et qui n'est que le commentaire de ce mot de l'Évangile : *Vous avez un seul Maître, Christ, et vous, vous êtes tous frères.*

Je n'ignore pas que l'on accuse le christianisme libéral de ne se rattacher à Jésus qu'en apparence et pour la forme, d'ouvrir l'Église à toutes les doctrines, y compris celle des mormons polygames ou des mahométans. Respectons, il le faut, la bonne foi de nos adversaires; efforçons-nous de croire qu'ils sont persuadés de ce qu'ils disent; en ce cas, plaignons l'extrême aveuglement dont ils font preuve en parlant ainsi, mais ne prenons pas la peine de répondre à des inepties par trop dignes de pitié.

Jésus est notre maître, et il l'est seul; il l'est

beaucoup plus pour nous que pour ceux qui, après ou avant lui, ont pour maître telle ou telle petite orthodoxie officielle, plus ou moins mitigéeet devenue contradictoire par les modifications que l'on n'a pu s'empêcher d'y introduire de jour en jour. Que l'esprit de Jésus règne mieux que jamais parmi nous, c'est-à-dire l'esprit d'union étroite avec Dieu ou d'aspiration incessante à la perfection, et l'esprit d'union avec les âmes ou de charité universelle !

Maintenons également et dans leur glorieuse intégrité les droits de l'individualité chrétienne, de la conscience. Maintenons notre Église avec sa sublime histoire dans le passé et sa pleine liberté dans le présent. Pour d'autres, l'amour de notre Église s'arrête à certaines dates mal définies. Quand ils parlent de la foi de nos pères, ce qu'ils appellent ainsi, c'est tout au plus la dogmatique de nos bisaïeuls. Nos derniers pasteurs du désert, nos derniers martyrs, nos derniers *forçats pour la foi*, n'étaient point orthodoxes ; si on le prétend, c'est une de ces fictions officielles par lesquelles les hommes d'autorité se trompent eux-mêmes et trompent

l'Église. Dans le système d'exclusion qu'on met en action contre nous, on aurait à comprendre des galériens comme Jean Fabre et Marteilhe, des suppliciés comme Calas et Rabaut Saint-Étienne. Oserait-on les renier ? Ce serait la plus révoltante ingratitude.

On n'en a pas le droit : Jésus, qui accueillait tous ceux qui venaient à lui, et qui censurait l'exclusivisme judaïque des pharisiens, a flétri d'avance et interdit l'esprit d'exclusion dans quelques-uns de ses enseignements les plus personnels, dans ses magnifiques paraboles des noces, du grand filet, de l'ivraie. Le royaume des cieux commence par tout accueillir, bons et méchants, *ivraie* et *bon grain*, les perles précieuses et le rebut de la mer. Jésus ne permet pas aux siens de prétendre épurer le royaume du Père ; il renvoie à la fin des destinées humaines ces exclusions témérairement tentées par les inquisitions de toutes les Églises. Quiconque exclut usurpe donc un droit que Dieu se réserve, que Jésus a attribué formellement et itérativement à la seule puissance divine.

Et d'ailleurs n'est-ce pas un spectacle cho-

quant, révoltant pour la conscience, que de voir survivre dans l'Église ces incohérents lambeaux d'exclusivisme? Nos ancêtres étaient plus logiques: les consistoires excluaient les pécheurs scandaleux, et en conséquence s'érigeaient en tribunaux, juges de la vie privée. Nos mœurs ne le permettent plus; mais on voudrait qu'un débris de l'ancienne juridiction régnât encore sur le dogme. On ne prétend plus chasser de l'Église les adultères ou ceux qui s'enrichissent déshonnêtement; on se borne à vouloir en exclure les libres croyants, ceux dont on ne partage pas les doctrines.

On n'y réussira pas. Nous maintiendrons dans l'Église cette solidarité chrétienne dont s'effrayent nos adversaires. La quitter serait la rendre étroite, exclusive, la donner en proie à la servitude et au dogmatisme; nous n'en avons pas le droit. Nous l'avons reçue libre, grande, largement ouverte, conséquente à son origine et à son principe; nous voulons qu'elle subsiste la même pour nos enfants et nos petits-enfants. Nous n'irons pas fonder à l'écart quelque secte particulière, comme nous en avons reçu officiel-

lement le conseil trop intéressé. Nous resterons dans l'Église qui représente pour nous à la fois la tradition et le progrès, la vérité et la liberté, la durée et le mouvement; l'Église qui nous maintient en communion avec nos prédécesseurs et nos pères; l'Église qui oppose à la contagion de l'erreur et du mal la sainte propagande du vrai et du bien, qui a la force acquise du progrès antérieur, l'impulsion du passé, les trésors de l'expérience, les leçons de la tradition contrôlées sans cesse par la libre critique et par la conscience de chacun; l'Église la plus libre du monde, et celle par conséquent qui a le plus d'avenir, l'Église que nous ne laisserons, avec l'aide de Dieu, confisquer par personne.

Nous l'aimons, nous lui demeurerons fidèles; *nous avons gardé sa foi* libre et vivante, nous la garderons encore, et nous ne reconnaissons à personne le droit de s'en dire membre plus réellement, plus sincèrement et plus légitimement que nous.

Un mot encore, avant de finir, sur une question qui, de notre temps, préoccupe les esprits

toujours davantage. Ne vaudrait-il pas mieux, demande-t-on, que l'Église et l'État se trouvant entièrement séparés, l'État ne donnant rien à l'Église, hors la liberté, et l'Église n'étant en rien solidaire de l'État, chaque fidèle eût à entretenir, pour sa part, le culte qu'il lui plairait de professer, sans rien attendre que de son propre zèle et de celui de ses frères?

Je n'hésite pas à répondre qu'avec le temps il en sera ainsi, que le moment est peut-être moins éloigné qu'on ne pense, et que cette situation sera plus normale, plus conforme à l'origine du christianisme, à sa nature et à son but, que l'union actuelle des Églises avec la société politique.

Aussi, quand le moment sera venu, n'aurons-nous aucune peur de notre propre indépendance, et saurons-nous prendre notre large part de ce grand progrès : les consciences et les *Eglises libres dans l'Etat libre*. Mais ici encore gardons-nous de vouloir réaliser le progrès avant qu'il soit compris. N'avons-nous pas appris encore qu'avancer trop vite, c'est reculer pour longtemps? A cet égard, je ne

le dis point sans regret, l'esprit public en France, ni dans l'État, ni dans l'Église, n'est mûr, surtout dans une multitude d'Églises pauvres dont il est nécessaire de tenir grand compte; une rupture actuelle nous mettrait gratuitement, au milieu de ceux de nos frères qui ne l'approuveraient point, et de l'Église romaine, qui s'en ferait des armes contre nous, dans une position moins indépendante que celle où nous sommes.

De plus, j'oserai le dire : comme rien ne se fait, dans ce monde, sans argent, séparer l'Église de l'État, c'est peut-être l'exposer à être dominée par ceux de ses membres qui ont en main la fortune. Or, nous savons ce qu'était la loi de germinal qui, en formant les consistoires des membres les plus imposés au rôle des contributions directes, a fait à notre Église, en divers endroits, et à celle de Paris en particulier, non pas tout le mal qu'on aurait pu redouter d'une loi pareille, mais un grand mal dont nous souffrons encore. Nous trouvons dans les faits de graves leçons. Il n'y a rien de si dépendant que les groupes étroits qui,

à nos côtés, ont pris le nom complétement inexact d'Églises libres ; on y plie sous un joug dogmatique que nous ne porterions pas un instant ; les progrès de la foi et de la science y sont sans cesse entravés par l'intolérance sectaire. Tout notre cœur et toute notre foi répugnent à ce servage et à cette étroitesse ; notre idéal de l'Église, c'est un édifice vaste, immense, ouvert à tous, abritant sous ses larges parvis de nombreuses variétés d'opinions, et enseignant aux hommes à se supporter, à s'aimer, à s'édifier ensemble, malgré les divergences de doctrine. Le grand mérite, à nos yeux, des Églises nationales, c'est que cette largeur y existe, non à l'état d'aspiration ou de projet, mais y existe comme un fait public et patent.

D'ailleurs, quelques-uns ne veulent nous séparer de l'État que dans l'espoir de nous exclure et d'envahir plus sûrement l'Église de nos pères : nous ne leur devons point cette satisfaction ; notre devoir de fidélité est de la leur refuser et de maintenir l'intégrité de ce principe accepté et reconnu par l'État : Est mem-

bre de l'Église réformée de France quiconque a été admis à la sainte cène, dans le sein de cette Église; et il y exerce, sans confession de foi quelconque, sans interrogatoire dogmatique, sans répondre à des questions que nul n'a droit de lui poser, ses droits de membre de l'Eglise et d'électeur. Nous acceptons pleinement, et sans arrière-pensée, dans nos communautés protestantes, ce suffrage de tous que les apôtres eux-mêmes ont accepté et pratiqué à Jérusalem, mais que l'on cherche aujourd'hui à restreindre le plus possible, dont on essaye de frustrer un grand nombre d'ayants droits, et cela sous des prétextes offensants d'indignité dogmatique ou d'incapacité religieuse.

Membres de l'Église la plus libre qui fut jamais, entendez-le bien, vous ne relevez que de votre conscience et de votre Dieu. Maintenez tous vos droits : vous vous le devez à vous-mêmes, comme hommes, comme chrétiens, comme consciences que Dieu a créées indépendantes et souveraines; vous n'avez pas le droit d'abdiquer ce caractère de *sacrificateurs et de rois* que l'Évangile vous reconnaît dans

l'Église. Maintenez tous vos droits : vous le devez à vos enfants ; ne permettez pas qu'ils soient frustrés un jour des libertés dont vous jouissez et dont ils doivent jouir après vous. Ne permettez pas que notre libre et large Église dégénère jamais pour eux en une secte étroitement tyrannique et leur fasse subir une domination dans laquelle ils ne sont pas nés. Ne souffrez pas qu'on leur présente la religion sous un jour faux qui vicierait leurs rapports avec leurs concitoyens et leur rendrait difficiles toutes les relations de la vie. Maintenez tous vos droits : vous le devez à vos pères ; ne reculez pas en arrière ; ne détruisez pas follement les progrès qu'ils ont lentement opérés, n'abdiquez pas les priviléges qu'ils vous ont conquis. Maintenez tous vos droits : vous le devez à votre patrie et à votre siècle, qui cherchent une Église vraiment libre, où la pensée, la science, la vie, aient la liberté de leur développement légitime. La responsabilité de l'Église du libre examen, en ce temps de crise universelle, est immense, et une foule de catholiques ou de philosophes,

quand on leur propose un protestantisme aussi intolérant et aussi peu respectueux des droits individuels que l'Église de Rome, s'en détournent avec un juste mépris, et souvent, hélas! renoncent à Jésus et à Dieu même. Maintenez tous vos droits ; vous le devez enfin à Dieu et à Christ ; vous êtes infidèles au mandat qu'ils vous donnent, et ingrats après avoir été comblés d'immunités et d'avantages spirituels, si vous trahissez la sainte et grande cause de la liberté protestante. Votre abandon ne la perdrait pas, elle ne peut pas être perdue (que tous le sachent bien !); mais votre abandon, votre ingratitude, votre lâcheté, entraveraient, retarderaient son développement et sa victoire.

Laissez mourir de vétusté les dogmes faux et les formes abusives, et voici ce qui en résultera : Dieu règne ; Christ parle, son Évangile touche les cœurs; la vérité gagne les esprits, les consciences s'affermissent et s'élèvent ; les justes droits sont compris, défendus, exercés; la liberté triomphe de toutes les ambitions dominatrices et de toutes les peurs ; le monde incrédule admire et vient de plus en plus s'enrôler

sous une bannière si libre. Le catholicisme s'use, délaissé par quiconque a réellement une conscience indépendante; et le temps approche où l'Église, unie par la profondeur du sentiment chrétien, malgré toutes les diversités des esprits, adoptera pour mot d'ordre, pour signe de ralliement, pour seule confession de foi, l'accomplissement de ce magnifique oracle de Jésus, si peu réalisé jusqu'ici : « C'est à ceci que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

NOTES

(1) Édition Regnier, t. II, p. 364.

(2) Ce que je blâme ici, c'est un mauvais choix des fragments de l'Écriture désignés pour être lus dans les temples anglicans. Je n'oublie pas que l'Église d'Angleterre, malgré les XL articles de sa confession de foi, malgré les symboles des Apôtres, d'Athanase et de Nicée, qu'elle lit dans son culte, n'est nullement fermée de nos jours à l'esprit de progrès. A distance presque égale d'un parti qui se nomme lui-même *évangélique* et qu'on appelle aussi *basse Église* (parti dont l'intolérance et l'étroitesse exercent, en France, une influence très-regrettable) et d'un parti *puséiste* ou *ritualiste*, qui s'appelle par excellence *haute Église*, et qui cherche le salut dans les pompes extérieures et l'imitation du catholicisme, il existe un troisième parti, dit *Église large*, qui est plus modéré et plus éclairé que les deux autres, et qui ne cesse de grandir dans le clergé, les universités, les populations les plus cultivées et, en particulier, à la cour : c'est l'opinion que représentent, avec éclat et autorité, l'évêque de Natal, Colenso ; le

professeur Jowett, à Oxford ; le doyen de Westminster, Stanley, savant de premier ordre, qui jouit d'une haute et puissante influence, méritée par son vif amour de la vérité, de la justice, du progrès, son vaste savoir, son grand tact et par un caractère auquel ceux qui le craignent rendent hommage. On entend aujourd'hui, dans mainte Église anglicane, des sermons fort peu orthodoxes, où la vérité franche et hardie offre un contraste caractéristique avec l'antiquité des cathédrales gothiques et les formes imposantes, à quelques égards surannées, du culte officiel.

(3) Rubens a peint, pour l'église des Récollets, de Gand, un tableau de grandes dimensions où saint François et Marie s'opposent à la colère du Christ, qui veut lancer la foudre sur le globe terrestre. Dans le fond est un vaste paysage, où l'on voit s'accomplir les crimes qui ont irrité Jésus : le meurtre, le vol, le rapt, l'incendie. Un arc-en-ciel indique au spectateur que la Vierge et le saint l'ont emporté. Cette toile est au musée de Bruxelles. Une autre, tout à fait analogue et du même peintre, est à Lyon ; mais comme elle a été faite pour les Dominicains d'Anvers, saint Dominique s'y joint à Marie et à saint François pour défendre le monde contre le Christ, et d'autres saints personnages concourent à l'action ou en sont témoins.

A une époque plus reculée, c'était Jésus qui, assisté de sa mère, était représenté comme détournant le courroux de Dieu. Un triptyque d'autel, de Hans Baldung Grün (1478-1545), conservé au musée germanique de Nuremberg, représente une multitude au milieu de laquelle on distingue des moines, des évêques, un roi, un empereur, un pape, demandant à Dieu la

fin d'une peste. Dans la partie supérieure de la toile, Dieu, en cheveux blancs, portant sur son front la colombe mystique, tire de l'arc contre les hommes ; ses flèches, couleur de sang, sont lancées plusieurs à la fois vers la terre. A droite et à gauche, Jésus et Marie sont à genoux; le premier montre à Dieu ses plaies, la seconde son sein. A mesure qu'elles passent entre les deux intercesseurs, les flèches divines se rompent, elles tombent à terre impuissantes. On ne dit pas dans quelle occasion cet *ex-voto* public a été consacré. Sans être un chef-d'œuvre, le tableau est loin d'être sans mérite.

(4) Voici les propres termes du symbole dit d'Athanase et admis par toutes les Églises ou sectes orthodoxes : « Quiconque veut être sauvé doit, avant toutes choses, professer la foi catholique. Et quiconque ne la gardera pas pure et entière, il périra indubitablement à jamais. Or, la foi catholique est que nous adorions un Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité, — sans confondre les personnes ou diviser l'essence, — car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. Mais la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit n'est qu'une. Leur gloire est égale et leur majesté est coéternelle. Tel qu'est le Père, tel est le Fils et tel est le Saint-Esprit. Le Père non créé, le Fils non créé et le Saint-Esprit non créé. Le Père incompréhensible, le Fils incompréhensible et le Saint-Esprit incompréhensible. Le Père éternel, le Fils éternel, le Saint-Esprit éternel. Toutefois, ils ne sont pas trois Éternels, mais un Éternel. Comme aussi il n'y a pas trois incompréhensibles, ni trois non créés ; mais un non créé et un incompréhensible. Et ainsi le Père est tout-puissant, le Fils tout-puissant et le Saint-Esprit tout-puissant.

Et cependant ils ne sont pas trois Tout-Puissants, mais un Tout-Puissant. Et ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu. Et cependant ils ne sont pas trois Dieux, mais un Dieu. Et de même que le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur et le Saint-Esprit est Seigneur. Et cependant ils ne sont pas trois Seigneurs, mais un Seigneur. Car, comme la vérité chrétienne nous oblige de reconnaître que chacune des personnes prise à part est Dieu et Seigneur, aussi la religion chrétienne nous défend de dire qu'il y a trois Dieux ou trois Seigneurs. Le Père n'est fait de quoi que ce soit, il n'est ni créé, ni engendré. Le Fils est du Père seul, non fait ni créé, mais engendré. Le Saint-Esprit est du Père et du Fils, n'étant ni fait, ni créé, ni engendré, mais procédant. De sorte qu'il y a un Père, non trois Pères; un Fils, non trois Fils; un Saint-Esprit, non trois Saints-Esprits. Et dans cette Trinité il n'y a ni priorité ni postériorité; l'un n'est pas plus grand ni moindre que l'autre; mais les trois personnes sont ensemble de même éternité et égales en toutes choses. Tellement qu'en toutes choses, comme il a été dit ci-devant, il faut adorer l'Unité dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité. Quiconque veut donc être sauvé doit penser ainsi de la Trinité... »

(5) Rédigée par M. Guizot, cette déclaration de principes orthodoxes a été plusieurs fois votée par des conférences pastorales, à Paris et ailleurs. Pour pallier le mauvais effet produit par les lacunes qu'elle présente, on a répondu qu'elle était destinée seulement à affirmer les dogmes attaqués. C'est une pauvre défaite, car les trois dogmes omis sont précisément de ceux que la science et la conscience modernes ont niés ou transformés le plus complétement.

(6) « C'est pourquoi la première règle de notre logique c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier ; mais qu'il faut, au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. » (BOSSUET, *Traité du libre arbitre*, ch. IV.)

FIN DES NOTES.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2